



The England's Dreaming Tapes

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

England's Dreaming
Machine Soul

JON SAVAGE

The England's Dreaming Tapes

Traduit de l'anglais par
ALIZÉ MEURISSE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

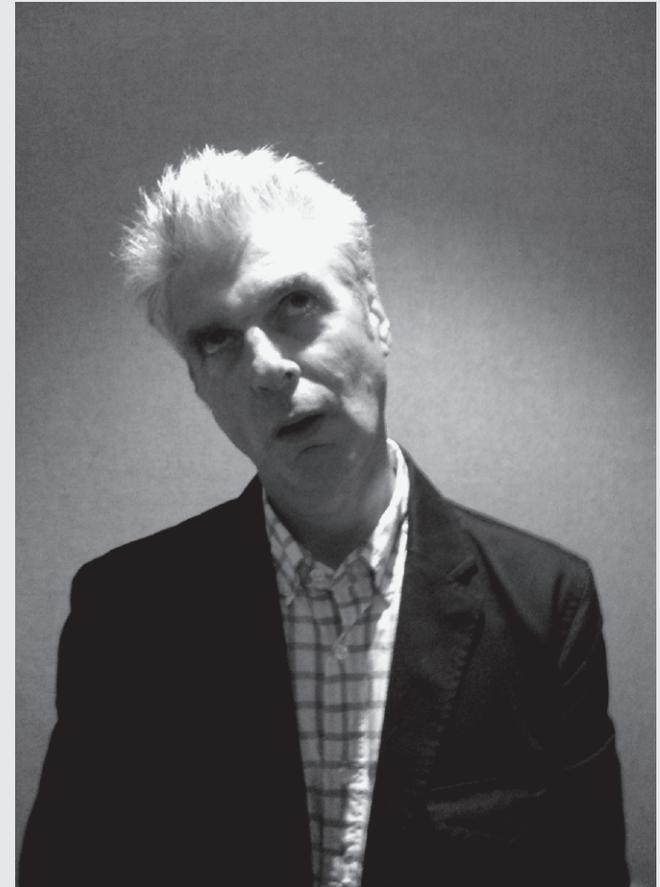
ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE PARIS IV^e
2011

TITRE ORIGINAL
The England's Dreaming Tapes

non utilisées dans le livre, disponibles sur : <http://www.jonsavage.com/punk/>

Claude Bessy
Ed Kuepper
Edwyn Collins
V.Vale

The England's Dreaming Tapes a été publié par Faber & Faber à Londres, en 2009.
© Jon Savage, 2009.
© Éditions Allia, Paris, 2011, pour la traduction française.



INTRODUCTION

PAGE PRÉCÉDENTE : TOUTES ces interviews ont été enregistrées en 1988 et 1989, pendant les recherches pour *England's Dreaming : Sex Pistols & Punk Rock* (Londres, Faber & Faber, 1991)¹. À l'époque, cela ne faisait que dix ans qu'on avait tourné la page du punk. La période n'intéressait que très peu de gens, les interviews que j'ai recueillies étaient donc encore vives et non polluées par des couches de mythes et d'historiographie.

1. Trad. fr. :
*England's Dreaming :
Les Sex Pistols et le punk*,
Paris, Allia, 2002.

Le point de départ pour le livre était l'histoire des Sex Pistols, un conte étonnant de quatre garçons mal assortis, de leurs débuts médiocres à leurs rôles d'acteurs stars d'un grand drame pop, l'un des meilleurs qui ait jamais été. Au cours des années 1976 et 1977, le punk est devenu un événement national et global – il y avait là de la politique, du scandale, de la violence, des fringues extravagantes, une esthétique radicale, de la perversion sexuelle, et du rock hard de chez hard.

Les musiciens n'étaient qu'un point de départ. Entre 1975 et 1978, des dizaines si ce n'est des centaines d'orphelins et de vagabonds, dissidents, intellos, gays, voyous, banlieusards farfelus, rejoints, au bout d'un moment, par des ados fans de rock, ont été attirés dans l'orbite des Sex Pistols. C'était une période mouvementée, où l'on pouvait rencontrer les personnages les plus extraordinaires et assister aux plus incroyables événements.

Afin que cette période strictement délimitée ne restreigne pas le propos, je suis resté assez près de mon sujet – les Sex Pistols et le punk à Londres, avec un détour par Manchester – et j'ai creusé aussi profond que possible. Cela impliquait de parler à un maximum de personnes et de découvrir ce qu'elles avaient eu l'impression de faire à l'époque. Le punk était un saut dans l'inconnu, né d'une reconnaissance mutuelle. Comment se sont-ils alors transformés ?

Après avoir interviewé les quatre Sex Pistols vivants et Malcolm McLaren, j'ai poursuivi avec les membres des Clash, des Damned, de Siouxsie & the Banshees, des Buzzcocks, de Subway Sect et d'X-Ray Spex, pour ne nommer qu'eux. Puis je suis passé aux journalistes, patrons de maisons de disques et aux figures marquantes, ces gens dont la présence et les apparitions ont contribué à définir la période.

Au bout du compte, j'ai parlé à près de cent personnes. J'aurais pu en interviewer bien plus mais, comme dans tout livre, il y a un

moment où il faut savoir s'arrêter. Sinon, ça aurait été un *work in progress* permanent. Certaines interviews n'ont servi qu'à éclaircir un point précis ou à mettre l'accent sur un moment particulier ; d'autres étaient plus générales, et m'ont mis sur des pistes qu'il ne m'a pas toujours été possible de suivre – le sujet d'autres livres.

Chaque interview commence avec une question : "Où êtes-vous né et où avez-vous grandi ?" À partir de là, la plupart des interviewés se sont détendus, à tel point que lorsqu'ils se sont mis à parler de 1976 et 1977, ils étaient eux-mêmes à l'aise. L'absence d'historiographie préexistante a permis d'éviter de passer du temps à réfuter les dires des autres ou les différentes versions d'une même histoire.

Je n'ai utilisé qu'environ un dixième de tout ce matériel dans *England's Dreaming*, l'idée de réaliser une nouvelle compilation des cassettes me semblait donc bonne. Du fait de la longue période qui précède et jette les bases du punk, il y avait beaucoup de matériel concernant le 430 King's Road, la politique radicale de la fin des années 60 et la pop atmosphérique du début des années 70. Il y avait aussi beaucoup de détails supplémentaires concernant la carrière des Sex Pistols.

Plutôt que de bricoler une histoire à base de citations tronquées, j'ai classé les interviews en chapitres selon des thèmes : la boutique, le groupe, New York, etc. Certains interviewés – Roberta Bayley par exemple – ont connu McLaren à un autre moment de sa vie. Le fil chronologique est un peu distendu, mais il ne tend pas moins vers un ultime chapitre sur l'enfant perdu du punk, Sid Vicious.

Pourtant, ce livre ne comprend pourtant encore que 60 % du matériel enregistré. Toutes les interviews présentées ici ont été éditées dans un souci de compréhension et afin d'éviter la diffamation. Les autres ont été complètement écartées pour des questions d'espace, de répétition, de logique interne au livre. J'ai l'intention de rendre ces autres interviews – y compris un chapitre sur l'Amérique du nord en 1977 et 1978 – consultables sur Internet.

Me repencher sur les transcriptions a été une expérience fascinante. Des personnes sont mortes – parmi lesquelles Joe Strummer, Nils Stevenson et Anne Beverley. J'ai perdu la trace de certains. Très peu font encore partie de ma vie. Je remercie tous ceux qui ont été interviewés pour le livre d'origine, il y a maintenant vingt ans. Les voici, s'exprimant par eux-mêmes – et, dans bien des cas, pour la première fois sur ce sujet.

I. THE SHOP : 430 KING'S ROAD

VERS FIN 1971, Malcolm McLaren et sa compagne Vivienne Westwood ont repris la boutique de fringues du 430 King's Road des mains du designer et revendeur Trevor Miles. La boutique s'appelait Let It Rock, et faisait office de vitrine de l'obsession de McLaren et Westwood pour les vêtements de teddy boy et la culture des années 50. La boutique – et les fringues – est passée par diverses mutations jusqu'en 1974, où elle a été rebaptisée Sex, et où étaient vendus des vêtements de fétichistes à côté de créations originales et provocantes. C'est à ce moment-là qu'une jeune clientèle de parias rebelles a commencé à fréquenter la boutique – certains d'entre eux étaient des graines de musiciens. Le groupe qu'ils ont formé – "Kutie Jones & his sex pistols" – était le premier mentionné sur le T-shirt-slash-manifeste SEX "You're gonna wake up one morning and know which side of the bed you've been lying on" ["Tu vas te réveiller un beau matin et tu sauras de quel côté du lit tu as dormi"]. Les Sex Pistols ont été formés à la boutique SEX pour promouvoir les fringues SEX, et le 430 King's Road est ainsi devenu le vivier du punk londonien.

CI-CONTRE : LA BOUTIQUE SEX, LONDRES, 1975





Manager des Sex Pistols, catalyseur culturel, imprésario punk et “escroc” auto-proclamé. Interviewé à New York, été 1989. À cette époque, McLaren vivait avec Lauren Hutton et suivait une psychothérapie. Il a toujours une bonne raison de se plaindre, et commence donc par parler de sa famille, et plus particulièrement de sa relation avec son frère, Stewart Edwards.

PAGE PRÉCÉDENTE :
MALCOLM MCLAREN, 1980

C'est vraiment bizarre, on n'arrête pas d'y penser. On finit par passer un temps fou à essayer de tout assembler. Ça tracasse, et on commence à reconstituer le lien entre la personne que l'on est et ce qui motive nos actions. Tout ça m'a en quelque sorte conduit à me concentrer sur mes propres problèmes. C'est quelque chose que je n'avais jamais pris la peine de faire auparavant ; en gros, j'ai essayé de grandir.

Comment vous entendiez-vous avec votre frère Stewart quand vous étiez enfants ? Je pense qu'il a dû être assez malheureux, parce qu'en gros j'étais un gamin élevé par une grand-mère dans un environnement dont il était exclu. J'étais protégé. À certains égards, on me gâtait et on l'affamait. S'il avait pu voir les choses de mon point de vue, il se serait rendu compte que je ne pouvais jamais sortir jouer, que je devais rester à l'intérieur avec ma grand-mère. Il avait le droit d'avoir des amis, parce qu'elle ne faisait pas attention à lui. Il pouvait faire des crises de rage. J'imagine qu'entre une mère qui ne nous donnait pas d'amour et ne tenait pas à nous et un père dont on ne parlait jamais, il devait avoir l'impression qu'au bout du compte nous n'avions jamais cru que les pères existaient vraiment. Nous n'avions pas la moindre notion de ce que pouvait être l'unité familiale. En grandissant, nous sommes devenus un peu dingues, nous étions mal armés pour affronter le monde réel. Cependant, ma grand-mère vivait dans un monde parallèle, sur lequel elle régnait, un monde si prégnant que je pouvais exister en créant mon propre univers de la même manière. Pour se créer un véritable monde qui lui appartienne, Stewart a dû se marier, parce que c'est ce qu'avaient fait ses amis. Il a épousé la première fille qu'il a rencontrée, de la même manière que j'ai baisé la première fille qui passait, l'ai engrossée et me suis retrouvé à vivre avec pendant quinze ans. Je me suis marié aussi, mais je n'ai jamais laissé la normalité s'installer complètement autour de moi. J'ai réussi à créer, du moins à ma manière foireuse, un environnement dans lequel je pouvais me déchaîner. J'ai vraiment essayé. Stewart ne pouvait pas faire ça.

C'était une victime, et j'en viens seulement aujourd'hui à me demander s'il n'en garde pas une certaine amertume, bien qu'il se soit fait une raison. C'était un universitaire brillant. Il avait une soif de savoir incroyable, il engloutissait des encyclopédies, et je l'ai toujours admiré parce que j'étais le pire des cancre, je refusais d'apprendre quoi que ce soit. Dès le premier jour d'école, plus j'étais mauvais, plus j'étais content. J'étais au bas de l'échelle et fier d'y être. En fait c'était difficile de rester au fond du panier. J'étais tellement snob, j'ai vraiment merdé dans ces écoles. Je refusais d'apprendre quoi que ce soit, je refusais de me soumettre à quelque autorité que ce soit, et je refusais de porter correctement l'uniforme. Je me donnais beaucoup de mal, j'ai par exemple décousu l'écusson de ma veste pour le recoudre à l'envers, parfaitement à sa place. Cette opération m'a pris une soirée entière, sous le regard de ma grand-mère, qui n'avait que des éloges pour mes merveilleux talents de couture. Elle trouvait que ça faisait bien. J'étais encouragé à être un affreux, excepté aux yeux de ma grand-mère. Mon frère n'a pas vécu tout ça, et il n'avait ni père ni mère.

Comment était le beau-père ? Un peu débile pour être parfaitement honnête. C'était une bonne âme, bien que l'éducation de ma grand-mère m'ait incité à le détester et à voir ma mère comme une grande sœur qui aurait mal tourné. C'est un schéma que j'ai répété plus tard dans ma relation avec mon propre fils, et tu ne t'en rends pas compte, jusqu'au jour où quelqu'un se pointe et ouvre la porte de tous tes secrets. Je n'ai absolument pas peur de l'avenir. C'est une attitude d'une telle irresponsabilité que la plupart des gens me détesteraient pour ça. Est-ce que tu crois que je me projette plus d'une heure dans le futur ? Honnêtement, Jon, je ne le fais pas. C'est une attitude épouvantable, celle d'un gamin pourri gâté. Ne jamais s'inquiéter de rien. Ne jamais en faire qu'à sa tête. C'est ce que j'ai fait. C'est pour ça que je peux jouer au chat et à la souris. C'est grâce à ma cruauté, dans laquelle je me complais. J'aurais pu être un général d'une grande cruauté dans l'armée de Napoléon, un stratège de poids. Je m'en rends compte à présent. Ça me fait assez plaisir, d'être un de ces adultes raffinés que j'ai détestés durant toutes ces années, tant que ça ne me coupe pas la libido. C'est la seule chose que je craigne. J'ai été complètement téléguidé, je me suis fait entuber. Ça m'est égal. Avant, je ne comprenais pas pourquoi les gens ne voulaient pas être exploités. Moi, j'attends qu'une fille vienne m'exploiter. Je veux bien qu'on me manipule et qu'on m'utilise. Ça ne me gênerait même pas qu'on abuse de moi, un peu. C'est une

forme de reconnaissance de ton existence. Les Anglais détestent cette idée, c'est pour ça qu'ils ne supportent pas le succès, parce que le succès est indissociable de l'abus. Il est lié au fait d'être exploité et utilisé. Les Anglais sont une race si vaniteuse qu'ils ne supportent pas l'humiliation. La plupart des races s'en moquent. Au final, on se rend compte qu'ils baisent beaucoup plus à cause de ça aussi. Ils adorent les sévices. Ici on en fait une affaire telle qu'elle se déroule derrière des portes closes, à un certain prix. Des films comme *Scandal* qui veulent passer pour sexy sont une blague. On y voit le portrait pathétique de Stephen Ward, qui avait l'air d'avoir quelque chose de pas net dans le sang, que Dieu aide l'Angleterre, si ce n'était pas le cas. Il apparaissait comme une figure tragique, pathétique dès que tu voyais la putain de sale gueule de John Hurt qui ne véhicule pas un gramme de rébellion. J'ai détesté le film à cause de ça. À la même époque, j'ai travaillé trois semaines comme documentaliste dans un cabinet de comptable sur Devonshire Street, voisin de la clinique ostéopathique de Stephen Ward. Je jetais les dossiers à la poubelle et ils m'ont viré mais, pendant les trois semaines où j'y ai travaillé, le laitier me racontait ce qu'il s'y passait, c'était comme dans un film de Norman Wisdom. Un jour, j'ai donc pris mon courage à deux mains et j'ai sonné, j'ai fait semblant de m'être trompé d'adresse, juste pour jeter un coup d'œil. Bien sûr, je n'ai rien pu en tirer. Tout était étonnamment simple, mais ses lunettes et les vêtements qu'il portait étaient très à la mode. Il était incroyablement beau. Rien à voir avec John Hurt. C'était un homme sophistiqué, aucun rapport avec le portrait qu'ils en avaient fait. Je ne pense pas qu'il ait eu le genre de relation qu'on lui prêtait avec Christine Keeler. Je n'y crois pas une seconde. Je pense que Christine Keeler était tout simplement furieuse parce qu'il ne l'a pas baisée. C'est tout. Il était gay, mec. Fin de l'histoire. C'était un dandy gay flamboyant. Bien qu'il ait probablement mûri, comme souvent les jeunes gays, entouré de copines du genre "filles à pédés", dont Christine Keeler faisait certainement partie. Je doute que le MI5 ait été assez organisé à l'époque pour le tuer. Je pense qu'il s'est senti vraiment trahi par ses amis snobs. Il ne s'est pas tué pour Christine Keeler, je pense qu'il s'est tué parce qu'il ne pouvait plus avoir ce genre d'amis. Le snobisme, c'est effrayant, mec, ça tue tout le monde. Écoute, je me fiche pas mal de ce que les gens pensent de ma grand-mère. C'était peut-être une folle perverse, et alors ? Avant de mourir, ma mère m'a tenu de sacrés discours à propos de ma grand-mère. Elle accusait ma grand-mère du même crime que je me vois aujourd'hui imputé par

Johnny Rotten. Selon elle, c'était la femme "la plus maléfique du monde". Elle en était loin. C'était une femme qui s'était créé son propre univers, et les autres devaient vivre dedans, ou vivre sans. Son monde était bien meilleur que celui dans lequel nous vivons, il avait beaucoup plus d'âme et de passion. C'était un monde assez inventif, mais qui avait du lustre, il brillait, j'y tenais parce que c'était le monde qui me protégeait.

[*Coup de téléphone – changement de cap*] Vous voyez, Chrissie [Hynde] est un peu une version américaine et plus jeune de Vivienne Westwood. Elles sont du même genre : solides, concentrées et très têtues. C'est génial, vraiment, même si je n'arrive pas très bien à communiquer avec elle. Elles me voient comme un horrible macho.

Vivienne me fait penser à Mme Thatcher, elle a le même dogmatisme. C'est cette mentalité anglaise petit-bourgeois de commerçant "du nord". Napoléon a toujours dit que nous étions une nation de commerçants. Je ne sais pas si c'est péjoratif de nos jours, ni même si c'est une idée brillante, mais c'est vrai.

A-t-elle toujours été comme ça ? Tu sais, on ne peut jamais s'en rendre compte quand on partage le lit de quelqu'un. Au bout du compte, j'ai bel et bien l'impression qu'il manquait quelque chose avec Vivienne. Je pense que c'était merveilleux de la connaître et de profiter de sa compagnie de temps en temps, mais j'étais un morveux, de ceux qui veulent être exubérants et fous. Je me suis toujours senti inhibé en sa présence. J'avais des complexes, dont je ne me suis débarrassé qu'après les événements.

Vous étiez plus jeune quand vous l'avez rencontrée. J'avais six ans de moins.

Quand l'avez-vous rencontrée ? Je connaissais très bien son petit frère. Elle fuyait son mari, et elle est venue vivre dans une maison que je partageais avec son frère et quelques autres, des types qui évitaient le service militaire et voulaient tous faire une école de cinéma. J'étudiais la musique, aussi incroyable que cela puisse paraître. Et les arts



MALCOLM MCLAREN
& VIVIENNE WESTWOOD, 1981

dramatiques. Ma grand-mère m'avait toujours imaginé acteur, et très jeune, au milieu des années 60, il me semble que j'avais fréquenté les bancs d'une école d'art, pendant à peu près trois mois, je vivais dans un hôtel, et ma grand-mère subvenait à mes besoins. En gros, je pouvais continuer à me laisser entretenir par ma grand-mère pour peu que je me consacre sérieusement aux arts dramatiques. Je me suis donc inscrit dans une école de théâtre et j'y ai aussi suivi des cours de piano, j'étudiais Bartók. Bref, je me suis installé dans cette maison, parce qu'un ami éloigné que j'avais rencontré à Harrow Art School m'avait dit avoir une maison dans laquelle je pourrais peut-être vivre, et ce pote s'est trouvé être le frère de Vivienne Westwood, et Vivienne est venue y vivre, à mon grand dam à ce moment-là, parce que j'étais allergique à l'idée qu'une fille puisse venir habiter dans cette maison. De mon point de vue, c'était réservé aux mecs, et l'intrusion féminine faisait tout apparaître sous un jour dégoûtant. Je la faisais pleurer tous les jours, et elle avait ce gosse, que je détestais, et que je faisais également pleurer. Ce gamin, c'était Benjamin Westwood. Je suis presque parvenu à la convaincre de partir mais, du fait de son obstination nordique, j'ai échoué et, du coup, trois ou quatre semaines plus tard, j'ai décidé de faire semblant d'être malade. J'étais curieux à l'idée de me retrouver dans le lit d'une femme – malgré mes vingt et un ans, Dieu seul sait pourquoi je n'y avais pas pensé avant. J'ai décidé d'essayer cette tactique sur Vivienne, c'était très lent et sans garantie de réussite. Elle était professeur, et j'avais l'impression d'être au lit avec un prof. Il y avait quelque chose d'une perversion inoffensive là-dedans, dans cette idée qu'un gosse pourri gâté couche avec un professeur. J'ai peu à peu découvert la sexualité de Vivienne Westwood, et tout ce qui faisait d'elle une femme. Et je l'ai baisée. Finalement je pense que j'ai dû, là encore avec horreur, me faire à l'idée qu'elle était enceinte. C'est quelque chose que ma grand-mère ne m'a jamais pardonné. Nous allions lui payer un avortement, mais elle m'a convaincu, et je crois que je me suis presque persuadé moi-même, qu'il valait mieux garder l'enfant, et c'est ce que nous avons fait, et Joe est né. À partir de ce moment-là, je passais mon temps à aller et venir entre ma grand-mère et Vivienne, je retournais vivre chez ma grand-mère puis chez Vivienne pendant trois ou quatre ans, de l'une à l'autre, jusqu'à ce que je m'installe avec Vivienne et quitte l'école d'art, et que je me lance dans la mode. L'idée de faire du cinéma ne m'avait pas encore effleuré. J'avais une conscience permanente de ma beauté vestimentaire. J'étais très vaniteux et, en ma qualité intrinsèque d'Anglais, j'étais capable d'imiter à ma guise n'importe quel

personnage. À cette époque-là, je voulais ressembler à Elvis Costello, et il fallait à tout prix que je me fasse faire un costume bleu lamé. J'ai forcé Vivienne à apprendre à couper des patrons de pantalon pour pouvoir porter ce costume. Je l'ai fait confectionner sur King's Road et j'ai fini par ouvrir ma propre boutique.

C'est à ce moment-là que vous avez changé de nom ? J'ai changé de nom juste avant, parce que je devais me procurer un passeport en bonne et due forme, et il fallait que j'aie cherché mon certificat de naissance, qui me proclamait McLaren. Ce nom ne m'était pas familier. C'était le nom de quelqu'un qui avait été mentionné en passant, lorsque j'étais petit, avant d'être rapidement expulsé de toute conversation. C'est seulement plus tard que j'ai décidé d'essayer d'en savoir plus sur ce McLaren. J'ai réussi à découvrir que lui, ou du moins son père, était en fait originaire d'Écosse. Je sais qu'il a fait de la prison, c'était un voleur que ma grand-mère avait en quelque sorte pris sous son aile, elle lui avait permis de voler des voitures pendant la guerre, de les repeindre, de changer la plaque d'immatriculation et de les revendre. Les voitures étaient une denrée rare à cette époque et ma grand-mère était à la tête d'une affaire qui faisait un vrai tabac sur le marché noir, mon père en a endossé l'entière culpabilité, et il a fait de la prison, ce que ma grand-mère a tranquillement gommé de sa vie. Quand il est sorti, il avait envie de baiser et de détruire ce foyer, c'est comme ça que je suis né. Je pense qu'il s'est tiré à ce moment-là. Ma mère vient de mourir, il y a quatre semaines. Par chance, je suis allé lui rendre visite sur les conseils du détective privé que j'ai engagé et qui m'a convaincu que la seule manière de connaître la vérité sans que ça ne me coûte une petite fortune serait d'aller voir ma mère. Je suis donc allé la voir et je lui ai dit les choses en face et lui ai tiré quelques vers du nez. J'allais retourner la voir plus souvent, parce que je ne l'avais pas vue pendant vingt-cinq ans, mais elle est morte, et c'en est fini. Elle a emporté beaucoup de secrets dans sa tombe. Mais je pense que je me serais senti franchement minable si j'avais attendu plus longtemps.

Je pense que lorsque l'on atteint un certain âge, on a besoin d'apaiser sa relation avec ses parents. Il me semble qu'on ne peut pas faire autrement. On peut, comme je l'ai fait, fermer cette porte et se réinventer tout simplement mais, tout à coup, la porte s'ouvre violemment et il faut y retourner pour faire le tri dans toute cette merde.

J'ai vu votre fils Joe récemment. Il n'a pas l'air de tout comprendre. Je pense que la raison pour laquelle certaines choses lui échappent, c'est que Vivienne le force à choisir son camp, au lieu d'aller dans le sens d'une réconciliation. À chaque fois que je suis dans le coin, j'essaie de joindre Vivienne. Je voudrais qu'elle sorte avec Joe et moi. Elle ne veut pas.

Pourquoi est-ce qu'elle est comme ça ? Je suppose qu'il est inadmissible, dans ce monde, de quitter une femme qui a atteint la quarantaine. Mais mentalement, je n'avais pas le même âge qu'elle et je n'étais pas amoureux d'elle comme elle l'aurait souhaité. C'est la première fille à laquelle j'ai fait l'amour, et peut-être qu'à l'époque médiévale cela signifiait que tu devais lui être fidèle. Mais je ne savais pas ce que c'était d'aimer quelqu'un, d'avoir une relation de couple et de la cultiver. Je venais d'un environnement cloisonné, si complètement coupé du monde que je n'avais jamais grandi. Les Sex Pistols appartenaient autant à mes années d'adolescence que n'importe quel autre événement de ma vie. Je n'ai pu profiter de mon adolescence que sous l'égide de ma grand-mère. Ce n'est qu'en atteignant l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans que j'ai compris de quoi il s'agissait. J'ai vécu ça bien plus tard. Je n'ai pas l'esprit de quelqu'un de mon âge. Je pense que Vivienne m'en veut toujours de l'avoir quittée. Jamais personne ne la quittait. Vivienne plaquait tout le monde, elle foutait tout le monde dehors. Vivienne avait toujours le dernier mot. Elle obtenait toujours ce qu'elle voulait.

D'où vient cette autorité morale ? Je ne sais pas, c'est simplement quelque chose qui lui est propre, elle pense être la personne dont le point de vue est le bon parce qu'elle a tout examiné sous toutes les coutures, et le point de vue des autres est forcément à côté de la plaque, parce qu'elle a réponse à tout. Je n'y ai jamais rien compris et ça me faisait rire. Parfois je m'énervais vraiment contre elle, parce qu'elle pouvait se prendre la tête sur des choses qui ne me semblaient pas en valoir la peine. J'avais l'impression que c'était parce que je venais de Londres, et les Londoniens ne laissent rien les énerver, car ce sont des gens beaucoup plus dépravés. Vivienne n'est pas dépravée, elle est intègre, chrétienne et puritaine. Ses parents étaient des gens droits qui allaient à la messe et me regardaient comme un Juif et un extraterrestre, les deux à la fois. Vivienne était attirée par moi parce que je lui ouvrais un monde de culture auquel elle n'avait pas accès en dehors de l'Église chrétienne et de l'école du dimanche. Au bout du compte, Vivienne avait cette intelligence et cette soif de connaissance qui lui

ont permis d'intégrer tout ça comme une partie de son monde. En matière de culture, elle a des facilités, mais aucun sens de l'humour. Il faut être capable d'autodérision. Si tu en es incapable, c'est difficile d'attendre des gens qu'ils fassent attention à toi. Les gens n'aiment pas avoir l'impression que tu es plein d'amertume lorsque tu parles de choses qui te tiennent à cœur. Ils ne croiront jamais ce que tu dis, ils douteront toujours de tes intentions. Vivienne donnait des cours à l'école du dimanche. Lorsque je l'ai rencontrée, elle allait à l'église tous les dimanches. Je n'arrivais pas à y croire. Lorsque nous répétions avec Johnny Rotten, le dimanche, il n'arrivait que très tard. Il allait se confesser, ça a duré au moins six mois. Même après "Anarchy in the UK", il y allait avec sa mère. Vivienne s'entendait à merveille avec John Rotten. Moi pas. J'étais toujours suspect.

Vous vous êtes engueulés, Lydon et vous, à un moment donné, non ? Non jamais, jamais. J'avais l'œil et, au premier regard, dans la boutique, j'avais repéré sa capacité à créer une image autour de sa personne, il avait de la personnalité. Je savais qu'il avait quelque chose, j'en avais l'intuition. Tout comme je savais que Jones avait quelque chose. Mais je ne me suis jamais senti à l'aise en sa compagnie parce que je ressentais sa terrible culpabilité catholique, ce masochisme. À tel point qu'il a un peu pris son pied le jour où Paul Cook lui a cassé la gueule. Jones s'est interposé et a éloigné Cook, sans ça John aurait été bon pour l'hôpital. Il s'est tourné vers Paul et lui a dit : je t'admire, vraiment. On l'a tous regardé, on n'en croyait pas nos yeux de ce nouveau membre qui venait de nous tomber sur les bras. En même temps, il écrivait merveilleusement bien. Il n'aurait pas pu faire mieux, il avait besoin des incantations de Vivienne, de quelque nature qu'elles soient, en ce qui concerne l'anarchie. Il avait besoin de moi et de mon attitude plus perverse. Il avait besoin que Jamie croie en ce qu'il faisait. Je n'ai jamais su lui donner cette confiance en lui. Jones faisait en sorte que tout se passe bien, on était donc cool avec John, il faisait partie de la bande, mais pas avant d'avoir pu dire à Jones qu'il était membre du gang des Hell's Angels. Tout ce que Rotten avait pour lui c'était cette intelligence de lycéen, et même ça, il l'avait piqué à John Gray. Toutes les idées que John Rotten avait pour les Sex Pistols, il les avait piquées à quelqu'un d'autre. Aucune ne venait de lui. Il ne voulait même pas que le groupe s'appelle les Sex Pistols, il aurait préféré que ça s'appelle tout simplement Sex. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il avait si peur de monter sur scène sous ce nom. Il n'y avait que Jones qui adorait, Cook

trouvait ça pas mal mais cherchait quelque chose qui sonne plus naturel. En sa qualité de véritable personnage de lycéen, Matlock a pris le parti de John. Je n'étais pas d'accord, c'était moi qui commandais et je n'allais pas perdre mon temps avec une bande d'imbéciles qui se faisaient appeler les Sex Pistols, je n'allais pas accepter ça. J'avais l'intention de vendre des tonnes de pantalons. Rotten était un bon garçon. Si nous étions des voyous – moi plus particulièrement –, c'est parce que nous avions à cœur d'être irresponsable et de nous lancer dans ce qui nous apparaissait comme une bonne idée. Il n'a jamais été convaincu que ce soit une bonne idée de détester tout le reste. Il adorait Captain Beefheart. Je ne savais même pas quel genre de musique faisait Captain Beefheart, mais ça me suffisait de savoir qu'il appartenait aux années 60.

Pourtant il véhiculait très bien cette haine. Oui, il a endossé le rôle. Sinon, nous ne lui aurions jamais adressé la parole. Il faut savoir que le groupe a voulu se séparer de lui au moins deux fois avant de décider de continuer ensemble. Je lui étais favorable parce que je ne connaissais personne d'autre qui soit assez bon.

C'était quand ? Juste avant que vous ne signiez ? Non, juste avant que nous ne commençons vraiment à jouer, quand on ne faisait encore que flirter avec l'idée, pendant qu'on répétait. On avait une répétition de prévue et personne n'est venu parce qu'ils trouvaient tous que c'était un connard. D'emblée, le premier jour. Il ne se sont jamais bien entendus, ils ne l'ont jamais aimé. Moi, j'aimais bien Jones, et il n'avait pas de problème avec moi. J'aimais assez Cook, mais je le trouvais un peu ennuyeux. J'ai introduit Matlock dans le groupe et je me suis servi de lui. Il faisait office de point d'ancrage dans la normalité. Il avait une certaine intelligence qui, me semblait-il, pouvait amener Jones et Cook à construire des chansons. Rotten n'a jamais eu une once de talent musical. Quoi qu'il ait pu en dire, il n'a jamais été qu'un petit merdeux arrogant qui croyait tout savoir. Il détestait leur musique, il détestait le rock'n'roll. Il détestait vraiment ça. Il voulait que tout soit féérique, comme dans les années 60. Captain Beefheart. Il voulait faire du reggae, parce que c'était à la mode cette semaine-là. C'était une fashion victim au sens propre, une fashion victim de la musique. Il n'avait pas la concentration que pouvaient avoir John et les autres. Ils optaient pour la tradition de la puissance brute, mutante, irresponsable, hard – Iggy Pop, New York Dolls, MC5, les Faces aussi un peu. Ils savaient où

se situait leur scène musicale. Lui, il détestait tous ces groupes. Ça paraît évident : les week-ends à la Camden Comprehensive et Captain Beefheart, derrière la maison avec le brandy de maman. Pathétique. Alors que Jones tirait des nanas, n'importe où il pouvait sur King's Road, volait des disques et se pavanait avec toute la classe vestimentaire dont il était capable. Il avait une sensibilité entièrement différente et bien plus sophistiquée que celle de Rotten. Un plus grand sens du rock'n'roll. Rotten n'avait aucun sens du rock'n'roll, comment aurait-il pu, en allant à l'église catholique tous les dimanches ? Il fallait qu'il la ferme, qu'il fasse ce qu'on lui dit, qu'il écrive. Et on lui a exposé la ligne politique, pour autant qu'il y en ait eu une. On lui a dit : "Tiens, voilà le poster de 'Blank Generation', copie-le." Il a composé "Pretty Vacant", et c'est Matlock qui a trouvé ce titre. On lui a demandé d'écrire une chanson sur la reine. Je pense que c'était une idée de Vivienne à la base. On avait tous le mot "Anarchy" à la bouche. Je ne me rappelle pas avoir jamais parlé politique avec lui. Ça a dû arriver, parce que je pense qu'à l'époque, j'étais probablement plus ouvert aux contenus politiques dans la pop music, principalement parce que nous détestions tous ce qui passait à la télé. C'est ce qui nous rassemblait. J'avais la chanson "Eighteen" dans un juke-box. "Eighteen" et "School's Out". Rotten les aimait bien, mais il les trouvait un peu débiles. Il trouvait que la bêtise était une bonne attitude à affecter. Il était terrorisé à l'idée de faire partie d'un groupe, d'avoir à se présenter. J'ai su qu'il avait l'étoffe d'une star quand je l'ai vu se moucher, parce qu'il avait si peur du public, et que c'était sa manière de cacher son embarras et sa timidité. Je savais que les gens verraient ça comme de la vulnérabilité et que ça leur plairait, et ça leur a plu. Ce sont ces choses-là qui ont fait de lui ce qu'il est. On avait bien conscience qu'il ne savait pas chanter, qu'il n'avait aucun sens du rythme, mais il avait ce charme des garçons qui souffrent et qui essaient d'avoir l'air cool. On ne pouvait pas faire plus accessible. On pouvait être sûr que toutes les filles allaient l'adorer. Je pensais que les Sex Pistols pourraient être comme les Bay City Rollers. C'est ce que j'avais en tête, j'étais complètement à l'ouest. Quand on pense qu'il est devenu une alternative aux Bay City Rollers. Sinistre, dur et sans



MALCOLM MCLAREN

concession. Un vrai groupe d'ados. À mes yeux, c'était l'anarchie dans l'industrie du disque. Ça me suffisait, je n'avais pas besoin de vendre quoi que ce soit d'autre, ils étaient comme de jeunes meurtriers. C'était le meilleur argument marketing. Le reste, c'était la cerise sur le gâteau, et je ne faisais pas nécessairement de promotion. J'ai bien promu "Pretty Vacant" comme une idée, mais elle a acquis une vie propre.

C'était un formidable dérapage contrôlé... comme le sont toutes les grandes choses, finalement. On se rendait vite compte quand on allait chez John et qu'il était bien, si vous voyez ce que je veux dire. Mais Jones était si intelligent, il avait cette capacité à flirter avec le danger tout en gardant le contrôle. Il disait toujours, il ne faut pas soumettre Rotten à la tentation, parce que si tu exposes son talon d'Achille, ça risque de tout faire exploser. Sid était obtus, il pouvait être un peu stupide.

Les gens disent que Sid était plutôt brillant. On peut dire les choses comme ça : il n'était pas assez brillant pour rester en vie. Il s'est fait traîner dans la boue par quelqu'un qu'il aurait quitté s'il avait eu un minimum de bon sens. Sid serait certainement en vie s'il ne l'avait pas rencontrée ¹. Elle l'a poussé à la tuer, et imparablement à se tuer aussi. C'est la faute de sa mère. Sa mère était dangereuse, elle m'a dérouteré dès la première visite que je lui ai rendue. Elle a été confrontée à la drogue dès le début. C'était avant le départ aux États-Unis. Dès le début, c'était un oiseau de mauvais augure. Sid était un petit enfant perdu et sa mère ne tenait pas vraiment à lui, à part lorsqu'elle pouvait en tirer quelque chose. C'était la première fois que j'avais affaire à une mère de rockeur qui, dès le départ, n'était intéressée que par les bénéfices qu'elle pourrait en tirer. C'était bizarre. J'avais vu la mère de Rotten, et ça ne l'intéressait pas vraiment, mais son fils était content, donc c'était bien. Elle était fière de lui.

Je pense que la raison pour laquelle Sid est un tel mythe, c'est qu'il s'est jeté dedans la tête la première. Il a fait ce que tous ses fans auraient aimé pouvoir faire. C'est comme ça qu'il est devenu immortel. John Lydon n'a rien de mythique ; il s'est débarrassé de John Rotten qui était son mythe, il a révélé au monde qu'il était un dieu qui n'était pas vraiment fait pour ça. Selon lui, les Sex Pistols, c'est mon groupe, c'est moi qui l'ai créé, moi, McLaren, le type le plus maléfique du monde, Sid n'était rien qu'un détraqué, Jones était stupide. Il aimait bien Paul parce qu'il lui avait filé une bonne trempe. C'est débile.

1. Nancy Spungen.
(Toutes les notes
sont de la traductrice.)



Camarade de classe de Malcolm McLaren et de Jamie Reid à Croydon Art School, où il participa au sit-in inspiré par les événements de Mai 68 à Paris. Il fut le premier à se lancer dans l'industrie de la musique, en sortant un album, *Woman from the Warm Grass*, en 1970. Critique, il garde un souvenir vif des courants radicaux de la fin des années 60 et du début des années 70.

PAGE PRÉCÉDENTE :
ROBIN SCOTT

À quoi ressemblait Croydon à l'époque ? Ça faisait un peu partie de la grande couronne de Londres, c'était un endroit qui n'avait pas son pareil. Le marché du samedi matin sur Surrey Street était fantastique. On se serait cru aux Caraïbes, les abords du marché grouillaient de corruption et d'intrigues, c'était fascinant. J'y descendais faire des missions de chapardage, dans les boutiques de prêteurs sur gage et jusqu'aux bains publics. La boutique de troc avait des souvenirs nazis et autres trucs du genre, c'était vraiment épouvantable mais c'était un terrain de jeu excitant.

Y avait-il des bandes underground ? Des teddy boys ? Ça, c'était un peu plus tôt. Malcolm est un peu plus vieux que moi, et s'en est sans doute mieux rendu compte. Comme moi, il avait aussi un grand frère, et mon grand frère était un teddy boy. Il me semble que le frère de Malcolm aussi, il avait donc toutes ces connexions sentimentales, mais je ne me souviens plus très bien des teddy boys, je me rappelle de Purple Hearts et de The Who à South Croydon.

Quand êtes-vous entré à l'école d'art ? En 67. Directement en cours de peinture professionnelle, c'est là que j'ai rencontré Malcolm. À ce moment-là, ça faisait bien six ans que je vivais avec ma famille dans le Kent, je me rendais compte que, même si j'aimais bien la campagne, si je voulais prendre la peinture au sérieux, il fallait que je me replonge dans le flux des choses. Quand je suis arrivé à Croydon, c'était trop tard pour moi. Mises à part ma relation avec Malcolm et la période de sit-in qui s'ensuivit, ce qui fut très stimulant... Dans ma classe, les gens avaient tous dépassé des limites d'une manière ou d'une autre, ou étaient des étudiants plus mûrs. L'horizon des possibles était plutôt large, mais assez vague. On était livrés à nous-mêmes, et ça me plaisait. On ne nous enseignait pas grand-chose ; mais nous côtoyions des gens comme John Hoyland, Barry Fantoni et quelques autres, il y avait aussi Bruce McLean. C'était une

obligation pour les peintres reconnus c'était un rôle de rigueur. C'était leur gagne-pain. C'est probablement cet aspect de l'Université qui a alors mis le feu aux poudres. Nous avions l'impression que leur rôle était inutile, et que les murs dressés entre l'autorité et les étudiants devaient tomber, c'était le manifeste de base. Je suppose que Hornsey avait plus de raisons de se plaindre que nous, mais nous étions dans un état d'apathie et d'ennui, c'était ça notre principal problème. Le moment était venu de mettre le système à l'épreuve, de voir où étaient ses limites.

Aviez-vous déjà rencontré Jamie et Malcolm ? J'ai rencontré Malcolm les premiers jours. J'étais dans mon atelier avec quelques filles et peut-être un autre type, et Malcolm est arrivé un peu en retard. Comme je disais, on était vraiment livrés à nous-mêmes ; on venait nous contrôler, regarder ce que nous faisons, mais il n'y avait pas de programme ni quoi que ce soit de ce genre. Je faisais des trucs graphiques, très mignards. Je tuais le temps. L'atmosphère était très calme dans le studio. Au bout d'à peu près une semaine, Malcolm est arrivé, il venait d'Harrow, personne ne s'adressait la parole, mais je me rappelle d'un type qui s'appelait Popplewell et qui a essayé d'engager la conversation avec chacun d'entre nous l'un après l'autre. Finalement ça a été mon tour et il m'a demandé si j'étais daltonien. Les couleurs que j'utilisais lui avaient fait soupçonner que j'étais daltonien. Je me suis donc dit que j'allais le faire marcher, en faisant semblant d'être persuadé de ne pas l'être tout en laissant soupçonner que je l'étais peut-être bel et bien, c'est devenu assez drôle et ça a attiré l'attention des autres élèves, les ricanements faisaient le tour de la salle. Au bout du compte, tout le monde a éclaté de rire. C'est à ce moment-là que j'ai sympathisé avec Malcolm. Jamie n'est arrivé que bien plus tard. Il était de l'autre côté de la barrière. Je suppose qu'on avait réussi à ébranler toutes ces conneries dans notre atelier mais, de son côté, tout était très précieux. Sa principale préoccupation était de devenir peintre, il prenait très au sérieux ce qu'il faisait, alors que moi je me rendais compte que c'était une situation où tout était possible, et que je pouvais bien m'amuser, sans me prendre trop au sérieux. Je ne me suis pas senti proche de Jamie au début, en fait, il était trop profond pour moi, on n'était pas sur la même longueur d'onde du tout. Mais j'appréciais le fait que son travail attirait l'attention, on le voyait comme un étudiant sérieux, il était crédible de ce point



ROBIN SCOTT, WOMAN
FROM THE WARM GRASS, 1970

de vue-là. Il jouait du saxophone tous les jours à l'heure du déjeuner, il envahissait la salle de détente et faisait un boucan de tous les diables. Je pensais que c'était tout ce qu'il y avait d'intéressant chez Jamie. Et puis il y a eu le sit-in et il est devenu très engagé politiquement. Son père était dans l'imprimerie, il était affilié à quelques mouvements, Jamie en était très fier et c'est à ce moment-là qu'il a commencé à brandir des banderoles et qu'il s'est, je pense, rapproché de Malcolm.



DES TEDDY BOYS
AU ROCK'N'ROLL REVIVAL SHOW,
STADE DE WEMBLEY,
LONDRES, 5 AOÛT 1972

qu'ils avaient là une situation bien confortable. Ça les emmerdait mais, en même temps ils étaient prêts à nous écouter et à avoir une sorte de discussion. Une fois qu'on a investi l'annexe, on a verrouillé les portes et on était bien décidé à ne pas rentrer chez nous. On a mis au point une sorte de manifeste de lycéen qui parlait de démolir les cloisons. La plupart de nos exigences étaient adressées au personnel enseignant ; ça n'allait pas plus loin que ça, on n'avait pas

*Quand le sit-in a-t-il eu lieu ? C'était en 1968, ça devait être pendant les vacances d'été. Ça a été couvert par le Times. Malcolm et moi avons absolument tout organisé tous les deux, et ensuite on est allés se barricader dans l'annexe de South Norwood. Nous tenions tout le monde informé et nous les excitions, nous voulions maintenir une situation d'hystérie collective pour donner de l'eau au moulin de la presse. Nous avions plein de téléphones à notre disposition et des trucs continuaient à paraître dans le Times, jusqu'à ce qu'on me demande de passer à la télé dans une émission de la BBC, *Town Round*, pour témoigner de ce qui était en train de se passer à Croydon, pour répondre à ces questions ridicules.*

Qu'est-ce qui a déclenché le sit-in à votre avis ? Est-ce que c'était en réaction à Hornsey ? Il y a eu pas mal de confrontations hautes en couleurs avec les enseignants, qui n'avaient pas la moindre idée de ce qui se tramait. Ils ne faisaient pas le lien avec un quelconque malaise politique, ils pensaient que c'était le fait de quelques arrivistes qui voulaient faire du grabuge. C'était pas de chance pour eux, parce

l'intention de faire quoi que ce soit de constructif comme de se rattacher à une quelconque cause politique ou pédagogique. C'était très provincial. C'était presque à la mode de faire ce genre de chose. Au bout d'un moment, il ne nous a plus été possible de laisser les portes fermées et d'éluider toute discussion avec le pouvoir en place. On a dû former des comités et toutes ces conneries du genre. J'ai été désigné pour représenter les intérêts des étudiants et affronter les enseignants. J'ai dit : "Je n'ai pas envie de le faire, je ne sais même pas si je représente les intérêts des étudiants." Mais on manquait de temps, les gens ne dormaient pas sur leurs deux oreilles et il fallait qu'on se montre. La fête était finie, ça n'avait été qu'une partie de campagne. Je ne pense pas que les intentions de Malcolm aient été beaucoup plus sérieuses non plus, parce que, quand le moment crucial est arrivé, où il aurait fallu dire ou faire quelque chose de constructif, ou proposer une quelconque solution constructive au problème et aux attitudes majoritaires, il n'avait rien à dire. Effectivement, quand l'opportunité s'est présentée de changer le système pour de bon, ou de faire quoi que ce soit en ce qui concerne Croydon School of Art, il était déjà loin, il s'était tiré. Pendant tout ce temps, il faisait son trou ailleurs, à Goldsmiths. C'était l'autre Malcolm qui émergeait... le petit enfant perdu qui ne voulait vraiment qu'une chose, se poser et bosser, et "tu pourrais pas me trouver une place, les choses tournent au vinaigre à Croydon ?". Alors qu'au fil du temps, mon enthousiasme s'amenuisait, je perdais patience face à toutes ces magouilles.

Où habitiez-vous à l'époque où vous alliez à l'école d'art ? Je vivais avec une copine rencontrée à Croydon, et je me rappelle quand Malcolm venait juste de rencontrer Vivienne, elle était prof à l'époque. Malcolm s'appelait encore Malcolm Edwards. Je ne sais pas exactement de quoi il en retournait, mais il n'arrivait pas à obtenir une bourse à Croydon, peut-être que c'était une raison de plus qui lui donnait envie d'aller à Goldsmiths, il était plus crédible comme universitaire et c'était plus facile de décrocher une bourse. Il a changé de nom et tout ça... Vivienne semblait chaleureuse et je suppose que, d'une certaine manière, elle avait plus le sens pratique, elle était maternelle et stable, et je pense que ce sont ces qualités qui ont séduit Malcolm.



LE PUB BLACK RAVEN À LONDRES
LIEU DE RENDEZ-VOUS
DES TEDDY BOYS DE 1966 À 1975

Elle était prof à Brixton ou quelque chose comme ça. Puis elle est tombée enceinte de Joe, et elle a trouvé un appart à Stockwell, je me rappelle avoir été à des fêtes là-bas. Je suppose que c'est à cette période que ça a commencé à marcher pour elle, ils faisaient des bijoux qu'ils écoulaient sur Portobello Road. C'était avant le sit-in. La seule personne en laquelle Malcolm semblait avoir confiance était sa grand-mère. Vivienne l'a en quelque sorte aidé à se sevrer de cette relation étrange avec sa grand-mère, mais il a eu une enfance déglinguée, une enfance d'artiste par excellence. C'est toujours comme ça, n'importe quelle personne un temps soit peu intéressante doit passer par ce douloureux emprisonnement avec des gens tordus que nous appelons nos parents.

Qu'avez-vous fait par la suite ? Est-ce à ce moment-là que vous avez quitté Croydon ? En fait, je suis passé dans l'émission de télé Town Around, et je me suis pris pour une star, une star du sit-in. Je gratouillais ma guitare, et je me suis mis en tête d'écrire une chanson de circonstance. Je les ai rappelés et je leur ai dit que j'avais une chanson, et j'ai fait ça toute l'année qui a suivi, j'écrivais des chansons pour les émissions d'actualités, c'était du grand n'importe quoi, mais j'étais plutôt bien payé. C'était assez excitant. Je les appelais avec une idée et, si ça leur plaisait, je venais la chanter en direct. En un an, j'en ai bien pondu dix ou douze, pour les émissions Today, Town Around, Scene South East et Late Night Line-Up. Et puis j'ai fait John Pell et Late Night Line-Up le même soir, et quelqu'un m'a demandé si j'avais sorti un album. Toute cette visibilité et je n'avais pas sorti d'album, il m'a donc demandé : "Ça vous dirait d'enregistrer un album ?" J'ai donc fait un disque en une journée dans un studio de Chelsea, avec un groupe qui s'appelait The Mighty Baby, anciennement The Action. À partir de là, j'ai commencé à dériver dans le milieu de la musique. Lorsque j'ai revu Malcolm, il s'occupait d'un festival à Goldsmiths College, et il m'a proposé de jouer avec mon groupe. Je l'ai un peu fréquenté, et j'ai même habité avec lui et Vivienne vers cette période-là, il me semble qu'il était en dernière année. Donc, pendant que je faisais ces chansons liées à l'actualité à la télé, il avait poursuivi ses études là-bas et entamé une liaison avec Helen Wallington-Lloyd.

Malcolm était-il intéressé par le fait que vous vous soyiez lancé dans le milieu de la musique ? Probablement. J'avais fait des efforts pour réintégrer le foyer familial à Seaford. Malcolm s'est pointé et il est resté quelques jours,



il a rencontré mes parents et mon grand frère, qui menait une drôle d'existence, voyageant autour du monde en caravane avec sa femme et leur premier enfant. Malcolm a réussi à rencontrer toute la famille. Les familles ont l'air de beaucoup l'intriguer, peut-être parce qu'il a eu un modèle complètement déstructuré. On est tous un peu comme ça, lui plus que quiconque. Bref, nous avons passé un peu de temps ensemble et il m'a envoyé une lettre pour me dire qu'il ouvrait une boutique et que, si j'acceptais d'investir 40 livres, je pourrais être de la partie. J'ai dit non, mais lui ai dit que je voulais revenir vivre à Londres avec lui, on a donc fait comme ça. J'ai dit que je ne voulais pas me mêler des affaires de la boutique, mais que j'avais une idée de chanson et je lui ai demandé s'il aimerait investir là-dedans. Ça ne l'intéressait pas. À ce moment-là, on est restés chacun de notre côté. Son intérêt pour la musique était en fait lié au rock'n'roll et à ces histoires de teddy boy ; pour lui, il n'y avait plus rien après des groupes comme les Beatles et les Stones. Ce qui venait après ne l'intéressait pas. Il a donc ouvert la boutique et après l'avoir fait tourner pendant environ un an, il m'a demandé si je voulais bosser avec lui et j'ai dit d'accord, et puis merde pourquoi pas. Je m'y suis donc mis, j'ai acheté une voiture et on allait souvent dans le nord pour chercher du tissu et des trucs.

LES SEX PISTOLS AVANT 1977 :
PAUL COOK, GLEN MATLOCK,
JOHN LYDON & STEVE JONES



LES SEX PISTOLS EN 1977 :
SID VICIOUS, JOHN LYDON,
PAUL COOK & STEVE JONES

Uniquement du tissu ou est-ce que vous trouviez aussi de vieux vêtements, des trucs de teddy boy d'origine ? Non, en général on allait au Chinese Den pour faire couper les costumes. Je me suis beaucoup investi dans la boutique jusqu'au jour où j'ai dit : "Je ne sais pas comment tu t'en sors pour joindre les deux bouts, Malcolm, mais moi je n'y parviens pas avec la paye que tu m'accordes", et j'ai raccroché. Et puis Vivienne m'a dit que je n'aurais pas dû partir, qu'on aurait fait de moi un partenaire et tout ça, mais c'était trop tard.

Y avait-il quelqu'un d'autre d'impliqué dans la boutique dans cette période du tout début ? Pas vraiment, il n'y avait que nous trois. Ça me plaisait de travailler là-bas, mais le business ne m'intéressait pas. Ce qui me plaisait, c'était l'excitation générale, c'est tout. Le côté fou de l'entreprise.

Quelle sorte de clientèle aviez-vous ? Il y avait de vrais teddy boys hardcore, mais ils étaient déçus, je pense qu'ils sentaient que c'était plus pour se donner un genre que quelque chose de sincère. Malcolm a mis la main sur des disques intéressants, il les échangeait. L'aspect musical rentrait en ligne de compte. Beaucoup de touristes venaient.

Le public que l'on imagine n'était pas encore arrivé. Après ça, j'ai perdu le contact pendant un bout de temps, puis Malcolm a refait surface. Il s'est pointé à l'appart', avec Paul et John, et il a dit : "Je voulais juste te présenter ces mecs-là, je pense monter un groupe." Je pense qu'il cherchait conseil. Je me rappelle les avoir trouvés très jeunes, il pensait de toute évidence comme un impresario. Puis il est revenu me trouver lorsqu'il cherchait un endroit pour répéter. De toute évidence, il voulait solliciter ma débrouillardise, mettre mon esprit pratique à contribution. Je me rappelle avoir bu un café avec lui sur King's Road en 1976 et il avait ce nom, les Sex Pistols. "Qu'est-ce que t'en penses ?" J'ai dit : "C'est bien, qu'est-ce que tu veux en faire ?" Puis ils ont commencé à répéter et il m'a dit : "Viens les écouter", mais je n'y croyais pas vraiment, et je n'y suis jamais allé.

Comment perceviez-vous la relation entre Malcolm et Vivienne ? J'ai toujours vu Vivienne comme la femme derrière l'homme ; l'impulsion ainsi que la plupart des idées de Malcolm venaient d'elle. Leur relation était une éducation mutuelle et, alors que leur couple agonisait, ils revendiquaient tous deux la paternité de certaines idées. Parce qu'ils avaient fusionné, c'était difficile de savoir qui était qui. C'était elle qui faisait le gros du travail depuis l'appart', et elle savait que tout l'édifice tenait debout grâce à elle, c'est pour cette raison qu'il lui fallait avoir confiance en elle. J'admirais Vivienne, je pense qu'elle était – et qu'elle est toujours – quelqu'un d'extraordinaire, bien plus prête que lui à s'engager sur le plan émotionnel et à reconnaître sa vulnérabilité. Elle était d'un grand soutien et elle, ça ne la gênait pas que Malcolm monopolise la conversation alors qu'elle avait tout autant à dire. Malcolm percevait les possibilités de ses idées à elle, il était content avec ses histoires et se mettait à radoter jusqu'à s'abrutir. Ça pouvait devenir exaspérant. Il s'emparait d'un truc qu'il avait entendu et qui lui avait plu, et il l'utilisait à tort et à travers. Il était très tenace et infatigable, il persévérerait en dépit des avis contraires, prêchant n'importe laquelle des idées qu'ils avaient générées ensemble, mais le rôle de Vivienne était crucial. C'est l'impression que j'en avais de l'extérieur. Je sais qu'il tenait à elle pour cette raison précise. Elle n'était pas toujours très sympa avec moi quand nous vivions ensemble. Un jour, elle a dit : "Je veux que tu te casses, Robin." "Pourquoi ?" "Je ne pense pas que tu fasses partie de la Révolution." Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle pouvait être attachée à cette rhétorique à l'époque. Elle ne



VIVIENNE WESTWOOD

se doutait pas que Malcolm non plus n'était pas dévoué à la Révolution. Malcolm n'était dévoué qu'à lui-même, et elle a mis longtemps à s'en rendre compte. Malcolm sait très bien comment capitaliser sur l'imagination des autres. Il a cette capacité à être un catalyseur et à faire preuve de persévérance pour mener un projet jusqu'au bout, si bien qu'il se fiche pas mal que les autres soient épuisés, se blessent ou passent par-dessus bord, il a cette capacité à foncer droit devant, et ça aurait pu aller dans n'importe quelle direction ; pas nécessairement un groupe, ni la musique, ni la mode. Il restait debout toute la nuit sur un truc, il s'enterrait dedans parce qu'il voyait de toute évidence quelque chose au bout du tunnel et ce n'était pas de l'argent. Il aurait aimé se faire de l'argent, il sait que l'argent ouvre bien des portes, il n'est pas débile, mais ce qui le motive c'est d'être le centre de l'attention. Il ne sait pas quel genre d'attention va le rendre heureux. Ce qui m'a impressionné plus que tout, c'est son énergie et sa persévérance.

Que pensez-vous de ce qui est arrivé aux Sex Pistols, la manière dont ils sont devenus une obsession nationale ? J'ai eu l'impression que le punk naissait de l'agonie de l'idéalisme hippy, les hippies s'habillant comme des ploucs. Ils n'étaient pas matérialistes. Ils étaient nihilistes, peut-être, mais ils voulaient créer le chaos comme la génération de 68 voulait abattre les barrières et créer une nouvelle société. Ils étaient les petits frères et sœurs de la génération de 67/68.



Émigrée sud-africaine et amie proche de Malcolm McLaren depuis la fin des années 60. Les bureaux des Sex Pistols ont été installés un temps dans son appartement de Bell Street, en 1976. Interviewée dans sa résidence de l'époque à West Hampstead, à Londres, Helen a été outrancière et cabotine. Principalement connue pour son apparition dans *The Great Rock'n'roll Swindle*, où elle incarnait Hélène de Troie, l'importance de son apport dans les débuts des Sex Pistols n'a jamais été complètement reconnue.

PAGE PRÉCÉDENTE :
HELEN WALLINGTON-LLOYD
DANS *THE GREAT ROCK'N'ROLL
SWINDLE*, JULIEN TEMPLE, 1980

Vous étiez à Goldsmiths, n'est-ce pas ? Oui, à la fin des années 60. J'ai été élevée à Johannesburg, en Afrique du Sud. On est partis parce qu'il n'y avait pas de culture là-bas. En 67, j'étais à New York, juste avant le semestre d'été à Goldsmiths, et Malcolm et moi étions les derniers à présenter nos tableaux. C'était l'époque du flower power et des pattes d'eph' et tout ça, mais Malcolm portait un képi, un long manteau Army & Navy, beaucoup trop grand pour lui, un journal roulé sous le bras, il fumait des Woodbines. Il m'a demandé ce que je ferais si je n'étais pas prise. J'ai dit : "J'irais à San Francisco rejoindre les hippies" – quelque chose du genre. "Et toi ?" Il a dit : "Je provoquerais une Révolution." J'avais été tellement protégée en Afrique du Sud ; même si l'affaire Mandela avait commencé, on n'entendait pas parler de Révolution.

Vous ennuyiez-vous en Afrique du Sud ? Je ne m'ennuyais pas car c'est un beau pays, et je me consacrais à mon art. J'avais des amis. Je n'avais pas un esprit assez sophistiqué pour m'ennuyer. Je suis partie aux États-Unis et je suis revenue pour aller à Goldsmiths. J'ai vu Malcolm et il m'a fait : "Ah salut, t'as été acceptée !" On s'est serré les coudes. Il était bizarre, il disait : "Pourquoi t'es si minutieuse ? Ne te contente pas de chatouiller la toile, tu es plus importante que la toile." Il était très agité, il s'était déjà fait virer de plusieurs universités, où il avait rencontré Jamie Reid et Robin Scott. C'était un trublion. Il aimait l'art, mais il n'allait en cours que parce qu'il avait une bourse. Il ne voulait pas peindre des toiles pour que les gens les achètent. Il voulait examiner les choses sous toutes les coutures, et faire le diabolin. Un caillou dans la chaussure. Il disait souvent aux profs : "Que des conneries !"

Comment réagissaient-ils ? Plus anglais tu meurs, réservés, polis. Je pense qu'ils l'aimaient bien. J'étais cloîtrée et il semblait être la personne

qui me libérerait. Il n'était ni gentil ni condescendant envers moi, il me traitait comme n'importe qui d'autre. Je suis juive, et il est juif, ou à moitié juif. Il avait été élevé par sa grand-mère. Elle était fantastique.

L'avez-vous rencontrée ? Oui. Elle a cru que j'avais douze ans, comme une gamine. Elle donnait des leçons d'élocution. Elle était très laide, un vrai champ de bataille. Elle n'avait rien de la gentille femme juive, elle avait le diable dans la peau. Il aimait sa grand-mère. Il ne pouvait pas supporter sa mère.

Que pensiez-vous des amis de Malcolm ? Jamie est un pleurnicheur, il n'a aucune flexibilité, c'est une sangsue, comme Robin Scott. Ils venaient sucer le sang de Malcolm. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il trouvait à ces gens. Malcolm avait tellement de cran.

Et comment était Fred Vermorel ? Fred était vraiment étrange. C'est très difficile d'apprendre à le connaître. Goldsmiths était, en gros, une université de formation de profs, le département des arts était de l'autre côté de la pelouse et lui, il se pointait et restait planté là. Il traînait. C'était à l'époque de Dany Cohn-Bendit, Tariq Ali et tout ça.

Est-ce que Malcolm est vraiment allé à Paris ou est-ce que ça faisait partie du mythe qu'il se créait ? Je crois qu'il y est vraiment allé, en fait. Je ne sais pas à quel point il était engagé, mais il y est allé, et ça lui a donné l'impression qu'il fallait qu'il fasse quelque chose ici. Même s'il n'a pas participé aux émeutes, l'atmosphère à Paris devait être grisante. Bien sûr, les jeunes gens devenaient des citoyens et ils pouvaient dire ce qu'ils avaient envie qu'on leur enseigne et comment. Malcolm adorait ça, parce que ça changeait la donne, c'était nouveau et stimulant. Mais Malcolm ne se préoccupe pas des besoins des gens, il oublie que les gens saignent, qu'ils doivent manger, chier, et qu'ils apprécient qu'on leur tape amicalement dans le dos, etc. Il s'empare de ce que les gens disent et prétend que ça vient de lui. Je ne pense pas que ce soit intentionnel, il le fait sans réfléchir. Il a besoin de beaucoup de gens autour de lui, pour faire toutes sortes de choses, et il a besoin de ne pas se sentir menacé. Il a besoin de sentir que les gens sont là parce qu'ils en ont envie, et non pas pour le poignarder dans le dos. Qu'ils ont quelque chose à donner, ou à dire, à laquelle il ne pourrait pas penser lui-même, et qu'il pourrait utiliser. Je trouve

ça super, parce qu'on ne peut pas tout faire tout seul. Même si j'aurais aimé qu'il pense un peu à moi...

Combien de temps avez-vous passé à l'école d'art avec Malcolm ? Trois ans. Je suis partie aux environs de 1971. Il y avait toujours des sit-in et des festivals. Malcolm a organisé le premier festival à Goldsmiths, pendant le trimestre d'été. Il n'a jamais obtenu son diplôme. Il y avait des débats à l'association des élèves, et Malcolm formulait les choses avec des mots dans lesquels les élèves pouvaient se reconnaître et donc se sentir concernés, parce que ce n'est pas un intellectuel. Il vivait de manigances.

Vous rappelez-vous du film qu'il a tourné sur Oxford Street ? Je donnais un coup de main. On travaillait ensemble sur certains projets, on investissait un espace avec de la ficelle et des trucs ridicules. J'habitais à Marble Arch à l'époque et il venait souvent chez moi. Il voulait montrer comment les façades d'Oxford Street changeaient d'une minute à l'autre. C'était pas facile de faire un film comme ça, surtout sans expérience dans le domaine, parce qu'avec les façades, il n'y a pas d'épine dorsale, c'est trop informe, il était impossible de trouver une fin. Malcolm a toujours aimé Hogarth et Dickens. Il savait beaucoup de choses sur l'histoire de Londres, il mourait d'envie de vivre à Bloomsbury. Des petites choses comme ça. La manière dont les gens vivaient, et les faux-semblants. Mais pour le film d'Oxford Street, on a filmé les façades changeantes et le type de vêtements que faisait Take Six. L'idée, c'était de créer chez les gens le besoin d'acheter quelque chose. S'ils n'achetaient rien, il n'y aurait rien. C'était comme la pub, si tu n'as pas telle chose, c'est fini, tu n'es pas hip. Y'avait ça et le fait qu'il n'y avait qu'une seule rue sans arbre et nulle part où s'asseoir, pas de bar, il fallait aller à l'intérieur, le Wimpy, pas relaxant comme à Paris, où l'on peut simplement s'asseoir et regarder les gens. Un sujet très intéressant, mais vraiment difficile à filmer. Cela avait à voir avec la vie, à la fin.

Comment s'est-il investi dans les vêtements de teddy boy ? Il me semble que c'est parce que, quand il était gamin, il aimait cette musique, Gene Vincent, Eddie Cochran. Et il y avait encore des teddy boys partout. Les cravates en lacet et les belles chemises. Il détestait les hippies. "Faites l'amour pas la guerre", c'était tellement passif. C'était terrible, ils étaient tellement élitistes, on entrait dans une pièce plongée

dans le noir avec des trucs indiens qui pendent aux murs, tout le monde assis, là, en silence, défoncé, comme s'ils étaient en train de méditer sur une autre planète, et si t'entrais un peu bruyamment ou que tu voulais parler, on te regardait comme quelqu'un de vraiment vulgaire, grossier et insensible. Je pense que la drogue, Malcolm, c'était pas son truc, il est tellement à l'ouest de toute façon, il est dans la lune. En un sens, il a raison parce que les drogues deviennent un mode de vie. Il voulait avoir les idées claires. Un joint le rendait passif. Les teddy boys cherchaient l'action, quelle qu'elle soit. Ils n'étaient pas du genre à rester assis dans le noir à fumer de l'herbe. Et il y avait le truc romantique. Malcolm est terriblement romantique, il a besoin de gens chaleureux. Quand la boutique a ouvert, j'étais devenue une fille à pédés. Je trouvais Malcolm un peu monolithique et, d'une certaine façon, j'étais un peu en permanence comme son pote. Un jour, il a brûlé un drapeau grec, je n'ai pas compris ce geste. Il a dit que c'était un symbole de fascisme.

Quels clubs fréquentez-vous ? Le Duce, Masquerade, Yours & Mine, Sombrero, Chegerama's, the Piano Bar, the Pollo Bar. The Boltons, où j'ai rencontré Derek Jarman pour la première fois. Malcolm était là aussi, avec Vivienne. Elle était sortie de nulle part avec l'enfant de Malcolm. Après ça, je suis retournée en Afrique du Sud pendant à peu près un an, parce que mon mari était en prison, et Malcolm travaillait avec les New York Dolls.

Était-il vraiment leur manager ? Leur manager s'est tiré et Malcolm est simplement entré en scène, sans contrat ni rien. Il a fini à moitié fou. Thunders était incroyable. Il a quelque chose, charmant et relax, il n'est pas inhibé, mais cet affreux Jerry Nolan, lui, il était horrible. Arthur Kane était alcoolique, je ne l'ai jamais rencontré, mais Malcolm me racontait comment il fallait le tenir debout. Malcolm aimait bien Syl Sylvain, c'était de lui qu'il était le plus proche. Je ne sais pas ce qu'il en était de David Johansen. Malcolm pensait qu'il pouvait faire quelque chose de ce bordel absolu. Le glam rock était très en vogue. Ils étaient complètement bordéliques, leur édifice était entièrement branlant. Mais c'est ça qui a plu à Malcolm, c'était un homme des médias. Il ne se cantonnait jamais à quelque chose de bien défini. Il faisait des fringues, il s'est mis à écrire des chansons, c'était un peu un artiste à la mords-moi-le-nœud. Quand je suis revenue d'Afrique du Sud, j'ai divorcé, je voulais recom-

mencer à zéro. Et Malcolm était le seul avec qui je me sentais à l'aise, j'avais confiance en son instinct. C'est là qu'il m'a parlé du groupe. Il avait les cheveux longs et il parlait comme un Américain. Il portait des jeans en cuir et tout, et il a dit : "J'ai ce groupe, qui s'appelle les Sex Pistols." Glen travaillait à la boutique. Il était très sympa avec moi, toujours souriant, mais il ne m'intéressait pas, il était comme un joli papier peint.

Quand avez-vous rencontré John pour la première fois ? Nous sommes allés au pub, j'ai rencontré Johnny et quelques-uns de ses amis. Sid n'était pas là, il était en détention provisoire. Johnny avait un look d'enfer. Pull en mohair. Il avait l'air d'un jeune Albert Steptoe. Grande folle. Il râlait tout le temps. Il était obtus, toujours contrariant. Il était très vif. Je connais pas mal d'Irlandais, ils sont tellement coincés. Et il vient d'une de ces vraies familles bien gratinées. Qui vivent de leur spiritualité. Il est terrifié à l'idée de se faire casser la gueule, il a peur du sang.

D'après ce que vous dites, John était très créatif. Oui, il avait des idées arrêtées sur les choses, et il les exprimait haut et fort. Quand je l'ai vu, je me suis dit : "Dans quoi est-ce que Malcolm a foutu les pieds ?" À mes yeux, la classe ouvrière anglaise de cette époque était assez menaçante. Se taquinant du coude en blaguant sur les tapettes, les Noirs et les youpins, tout et n'importe quoi. John était un peu comme ça, très méfiant vis-à-vis de la classe moyenne. J'ai parlé avec sa mère au téléphone. Elle m'a demandé : "Comment est-il ce Malcolm McLaren ? Vous pensez qu'on peut lui faire confiance, est-ce qu'il pense dans l'intérêt des garçons ?" John se contredisait en permanence. Sa mère disait : "C'est un drôle de garçon, il n'arrête pas de dire une chose et son contraire." Je pense qu'avec Malcolm c'était une histoire de narcissisme, ils se ressemblaient tellement. Tous deux verseaux, la même structure osseuse, ils ont ces yeux, et ils sont absolument sans peur face aux opinions des autres. Ce sont des durs. Ils ont bien évidemment des histoires différentes qui les ont rendus différents, mais ils avaient aussi du bagou, ils pondaient les innovations les plus bizarres. Malcolm aimait Steve Jones, parce que Steve était chaleureux. John Lydon était froid, et Paul Cook aussi dans son genre distant. Je pense que John aimait bien Malcolm, au début. Peut-être comme une figure paternelle, ou un miroir. Et aux yeux de Malcolm, John était une version plus jeune de lui-même. Malcolm était obsédé par la jeunesse. Quand on est jeune on ne connaît pas la peur, on peut tout faire. C'est ce que Malcolm voulait.



JORDAN

À bien des égards, elle était le premier Sex Pistol – avant n'importe qui d'autre. Jordan portait les vêtements SEX avec fierté et de manière provocante, comme McLaren et Westwood l'avaient imaginé. Entre 1974 et 1978, Jordan était la figure de proue du 430 King's Road, la plus photographiée et la plus copiée. Interviewée près de chez elle sur la côte sud de l'Angleterre, Jordan était très généreuse avec son temps.

PAGE PRÉCÉDENTE :
JORDAN

J'ai été à l'école de danse d'Eastbourne, j'ai commencé quand j'avais à peine quatre ans et continué jusqu'à mes dix-huit ans. Je sais que tous les danseurs disent qu'ils auraient aimé aller à la Royal Ballet School, mais j'ai eu un grave accident de voiture quand j'avais quinze ans, je me suis fracturé le bassin à trois endroits, et ça a mis fin à ce rêve.

Quand vous grandissiez ici, vous sentiez-vous seule ou aviez-vous des amis – ou est-ce que les gens vous regardaient d'un mauvais œil ? Je n'ai pas le souvenir que mon apparence ait gêné mes amis, ça n'aurait pourtant rien eu d'étonnant. À l'école, j'avais un mode de vie très strict, j'avais quelques rares amis très proches. J'étais aussi assez dure à cuire, je protégeais mes camarades de classe qui avaient des emmerdes. On m'appelait pour casser la gueule à quelqu'un après les cours, pour le compte de quelqu'un d'autre.

Comment avez-vous été impliquée dans la boutique ? Un jour, à Brighton, je portais une jupe et quelqu'un m'a demandé si je l'avais achetée chez Let It Rock à Londres, je n'en avais jamais entendu parler. C'était une jupe originale des années 50, avec des notes de musique dessinées en filigrane doré. J'ai demandé l'adresse de la boutique, parce que je me suis dit, vu qu'ici je dois chiner à droite à gauche pour trouver ce genre de trucs, pourquoi ne pas aller voir directement là-bas s'ils ont des trucs à me vendre, au lieu de passer du temps à chercher. J'étais donc déjà en train de faire mon miel en parallèle, avant même d'avoir entendu parler d'eux. Ça devait être en 73 ou 74. J'y suis allée et c'était fermé. La fois suivante, quelqu'un était en train d'accrocher une grande pancarte rose sur laquelle on pouvait lire "SEX" sur la porte, je suis entrée et j'étais sur le cul. J'ai vu le manager Michael Collins, et j'ai insisté, je voulais vraiment y travailler. J'étais à l'époque chez Harrods, je vendais des pièces de créateurs.

Des vestes en velours, ce genre de choses. Ils ne m'ont jamais rappelée. J'ai quitté Harrods et j'ai reçu un coup de fil de Michael Collins qui me disait que je pouvais venir leur donner un coup de main pour l'après-midi. Il avait désespérément besoin d'aide, et cet après-midi s'est prolongé, en quelque sorte, j'y suis restée pendant sept ans. Ce n'était même pas une période d'essai, je suppose que j'avais simplement trouvé ma place. C'était vraiment une question d'allure, l'allure que t'avais était très importante à l'époque. À l'école, j'avais une crête rose et rouge. Quand Mia Farrow s'est coupé les cheveux courts, c'était assez peu commun, je lui ai piqué l'idée, et puis j'avais vu une interview de Keith au Smile, j'ai pris toutes mes économies et je suis allée me faire tailler une crête. Court mais pas rasé sur les côtés, long et rose fluo sur le dessus, avec deux queues rouges qui me descendaient dans le dos. Je devais être très naïve parce que je suis allée à l'école comme ça, en me disant que ça ne poserait pas de problème, je me fourrais le doigt dans l'œil.

Où achetiez-vous vos vêtements sur la côte sud ? J'allais dans les boutiques d'occasions, et j'ai trouvé un endroit qui vendait de véritables chaussures des années 50, jamais portées, elles avaient toutes été stockées quelque part, toutes de pointure 35 ou 36, et je chausse du 36, j'ai donc récupéré toutes ces superbes chaussures, mules en cuir turquoise, les originales avec l'élastique à l'intérieur. C'était à Brighton.

Alliez-vous toujours à Brighton pour vous distraire ? Oui, je fréquentais pas mal de boîtes là-bas. Je me suis fait les dents à Brighton, c'est un lieu d'outrance, depuis toujours. Si t'arrivais à faire ton trou à Brighton et que les gens savaient qui tu étais, alors tu étais quelqu'un. Quand je suis arrivée à Londres, je suis allée au Masquerade Club à Earl's Court, un club gay, très outrancier, même selon les standards d'aujourd'hui. C'était difficile pour une femme d'entrer dans ces clubs, la scène gay masculine était très insulaire, et le seul critère de sélection pour entrer était l'allure. Si t'avais l'air folle et scandaleuse, ça allait, tu n'étais pas une simple hétéro qui venait jeter un œil pour



JORDAN

rire. Le fait est que j'aimais la bonne dance music, et ces clubs gays étaient les seules boîtes où on en entendait.

Vous souvenez-vous de ce qu'on y passait ? Des trucs du genre "Rock Your Baby", "Rock the Boat". Beaucoup de Bowie. J'étais une grande fan de Bowie et avant tout une grande fan de Rod Stewart. Grande fan de Roxy. Le meilleur concert auquel j'ai assisté était probablement le doublé Bowie et Roxy au Rainbow. J'ai toujours le badge original de Roxy que j'avais acheté là-bas. Rose avec les écritures bleues.

Comment les garçons étaient-ils habillés au Masquerade ? Coupe de cheveux wedge et pantalons Oxford bags¹ taille haute.

Fréquentiez-vous ce lieu pendant que vous travailliez chez Harrods ? Oui, on me laissait tout passer chez Harrods, je portais du fond de teint vert et tout ça, je ne sais pas par quel miracle je ne me suis pas fait virer, maintenant que j'y pense. Je pense que c'est parce que j'ai fait de la danse classique pendant des années, ça donne une certaine aisance corporelle de s'astreindre à une telle discipline. À part ça, j'aimais me considérer comme une peintre. Je n'imaginai pas que les gens puissent se sentir offensés ou choqués. Ça ne m'a jamais traversé l'esprit. C'est une question de maintien et de démarche. Si t'es avachi et que t'as l'air d'un traîne-savates, les gens te prennent pour un clochard. Mais si tu te tiens bien, c'est ça le style, la manière dont tu te tiens.

Qui travaillait dans la boutique quand vous avez commencé ? Michael était là. Vivienne passait de temps en temps. Malcolm était en déplacement à New York, avec les New York Dolls. Il n'était pas au courant de mon embauche, jusqu'au jour où il a téléphoné à la boutique et que c'est moi qui ai décroché. Nous avons fait connaissance quand il est rentré, mais il n'avait été pour rien dans mon embauche.

Ça devait être les tout premiers jours de SEX. Je suppose que Vivienne ne créait pas encore beaucoup à l'époque ? Il n'y avait encore que des zoot suits², de jolis jupons des années 50 avec des nœuds dessus, quelques articles en lamé, des creepers, des mocassins, les invendus de Let It Rock, et les fringues en vinyle et en latex. Il y avait quelques pantalons en cuir. C'est pour ces pantalons en cuir que le magasin a acquis une certaine renommée, c'était ce qui se faisait de mieux sur le marché.

J'ai l'impression qu'au début, il n'y avait pas tellement de jeunes qui venaient, c'était un commerce assez spécialisé. C'est juste. Il y avait beaucoup de teddy boys pour leurs zoot suits. Tout ce que Malcolm et Vivienne ont fait, ils l'ont fait dans les règles de l'art, il y avait certains codes vestimentaires qu'il fallait respecter à la lettre, les teddy boys avaient des exigences bien précises en ce qui concerne leurs vêtements et Vivienne savait se montrer à la hauteur. Lorsque l'on met la barre haut, on s'assure une certaine clientèle. Mais il n'y a pas eu de véritable percée avant qu'un tout petit encart ne paraisse dans le magazine *Honey* avec la photo d'une fille quelconque qui portait un de ces T-shirts sur lesquels on pouvait lire "I Groaned with Pain"¹ avec une déchirure en travers, ça laissait deviner que c'était un endroit qui valait le détour. Qu'il y avait une boutique avec des murs en latex et grillage, et que ça valait la peine d'aller y jeter un œil et rencontrer la vendeuse, c'est-à-dire moi. Je pense que la citation exacte était : "Si vous n'avez pas l'intention d'acheter, allez au moins jeter un œil."

Les vêtements en cuir ont-ils fait fuir les teds ? Pas vraiment, et d'ailleurs les amateurs de latex qui venaient n'étaient pas rebutés par le reste de la marchandise. La boutique a toujours vendu plusieurs choses. Je sais que les amateurs de cuir tenaient à leur intimité, ils étaient très introvertis en ce qui concerne leur fétiche mais, avec un minimum de décorum, on s'en tire très bien. Les amateurs de cuir étaient un groupe hétérogène, nous avions des clients réguliers qui commandaient des choses sur mesure, des combinaisons entières en latex, qui coûtaient très cher. Il y avait un paravent en latex et, un jour, il y a eu un incident terrible, quelqu'un était derrière en train d'essayer un slip en latex – c'était une femme, il me semble – on a entendu un affreux claquement contre la chair et son coude a enfoncé le paravent, le paravent s'est renversé, il y avait pas mal de monde dans la boutique, et elle était là, avec la culotte à mi-cuisses. Elle a hurlé. On a dû sortir de la boutique tellement on rigolait. Il y avait des gens qui venaient et exigeaient que l'on s'occupe d'eux personnellement, ou qui voulaient qu'on essaye des trucs nous-mêmes, c'était un peu louche. Je demandais à Vivienne de s'y coller. La première chose qu'on apprend dans le métier, c'est que les clients ne se formalisent pas quand on leur dit vraiment ce que l'on pense. C'est pour ça qu'ils revenaient ; si quelqu'un essayait quelque chose qui ne le mettait vraiment pas en valeur, on le disait.



CARTE DE VISITE
DE LA BOUTIQUE SEX, 1975

1. J'ai gémi de douleur.

1. Pantalons amples, populaires dans les années 20.

2. Costumes zazou.

1. Voleur de Cambridge.

Est-ce que des gens célèbres sont venus ? L'anecdote concernant Reginald Bosanquet est une histoire vraie ? Il est venu, oui, il a acheté un pantalon en cuir. Il habitait à deux pas, il passait tout le temps. Il m'a offert un bouquet de fleurs une fois, on s'était croisés chez le fleuriste, il a dit : "Vous êtes si belle", et il s'est tourné vers la vendeuse et il a dit : "Donnez-lui un bouquet de son choix." Rien ne le choquait. Quand on vendait le T-shirt "Cambridge Rapist"¹, et qu'on a découvert que le Voleur de Cambridge portait un de ces masques à fermeture Éclair, Michael Collins était persuadé que le voleur était bel et bien un de nos clients réguliers. Il a téléphoné à la police, mais ce n'était pas lui du tout. Ils ont découvert plus tard que le masque du voleur était fait maison. Les gens étaient très choqués quand tu portais un T-shirt "Cambridge Rapist", je me suis fait pas mal emmerder dans le bus à ce moment-là.

Quand est-ce que vous avez commencé à recevoir ce genre de marchandises ? Il y a eu les T-shirts "Vive Le Rock". Je ne sais pas si c'est vrai, mais Malcolm avait fait fabriquer tous ces T-shirts pour un concert de teddy boys à Wembley, il avait calculé qu'une personne sur trois l'achèterait, en réalité c'était plutôt de l'ordre d'une personne sur trente. Il s'est donc retrouvé avec tous ces invendus sur les bras et il en a fait des slips. On en avait des milliers, on a mis des années à les écouler.

Et les T-shirts carrés ? Ça venait du livre de Valerie Solanas (SCUM Manifesto). Les T-shirts "Cambridge Rapist" étaient vraiment les tout premiers, ils choquaient tellement que la police allait les saisir. Je me rappelle du jour où le dessin original pour ce T-shirt est arrivé à la boutique. Après, il y a eu le T-shirt "American Football". Le vrai boom pour les T-shirts s'est produit après l'entrée en scène des Sex Pistols. Ça permettait de vendre le groupe.

Je me suis intéressé à la manière dont les trucs de créateurs ont pris le pas sur les deux codes vestimentaires spécialisés d'origine, Ted et latex. Je suppose que Vivienne s'est mise à créer davantage car, peu à peu, de nouvelles pièces sont arrivées en magasin. Il y a aussi le fait que les jeunes s'intéressaient de plus en plus au latex et aux chaussures, article majeur chez nous ; les talons aiguilles, les chaussures à talons hauts étaient très en vogue. Une fois le marché des vêtements de créateurs gagné, on ne se souciait plus vraiment des teds.

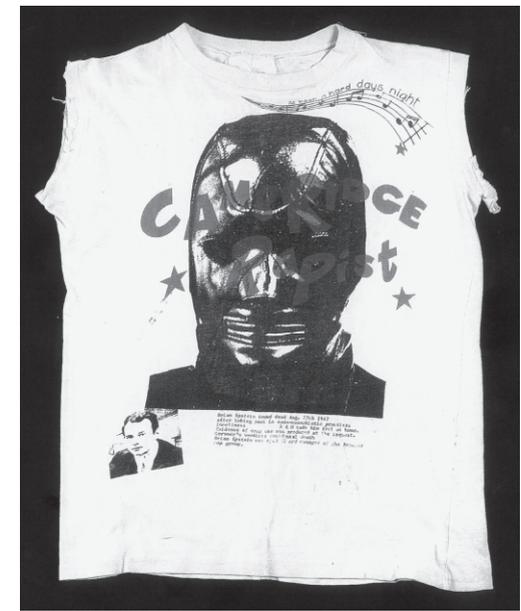
Malcolm essayait des choses nouvelles tout le temps, n'est-ce pas, pour voir ce qui prenait ? Teddy boys, latex, un peu de ci, un peu de ça. De la diversité, mec. Oh oui. Mais Vivienne arrivait toujours à rationaliser ce qu'elle faisait, elle arrivait toujours à présenter ça comme une prise de position politique en rapport avec l'état actuel du monde. Michael et moi ne faisons que vendre les fringues, ce qu'il y avait derrière ne m'intéressait pas. On peut débâter à l'infini, pas vrai, quand on fait des conjectures sur ce que les gens ont dans la tête, et pourquoi ils ont créé ce qu'ils ont créé. Le client se foutait pas mal de tout ça.

Ça m'a tout l'air d'un mélange de fortuit et d'organisation. Je crois que je n'ai jamais vu une émulation aussi fructueuse que celle de Malcolm et Vivienne lorsqu'ils créaient un vêtement. Je les ai vus plein de fois chez eux en train de discuter un modèle en particulier, et même si Vivienne avait fait le gros du travail préparatoire, Malcolm y apportait le petit truc en plus. Ils avaient une super relation, leurs esprits travaillaient bien de concert. Je ne pouvais pas vraiment imaginer l'un ou l'autre créer tout seul, pour ainsi dire. C'était aussi la source de bien des engueulades.

Vous vendiez aussi des articles sexuels spécialisés, n'est-ce pas ? Tous ces trucs en latex, oui, j'ai fait des sessions entières ainsi vêtue. Dressing for Pleasure¹. C'est un film dans lequel j'ai tourné – et Malcolm aussi. Malcolm faisait, très timidement, défiler les pantalons en cuir sur un portant.

Vivienne avait tendance à être un peu du genre maîtresse d'école... Vous ne croyez pas si bien dire. Vivienne était prof, et elle n'a absolument jamais perdu cette attitude, enseigner et vouloir transmettre un savoir. C'est pour ça que des gens comme Debbi et Tracie, qui étaient très jeunes, représentaient la matière idéale que Vivienne pouvait sculpter à loisir, qu'elle pouvait former. Elle incarne l'éternelle enseignante.

Comment était Malcolm avant le début du groupe ? Il travaillait parfois à la boutique. Il était trop drôle. Il faisait mine de nous avoir payé notre salaire alors qu'il ne l'avait pas encore fait. Il faisait des vêtements sur



CAMBRIDGE RAPIST,
MALCOLM MCLAREN, 1975

1. S'habiller pour le plaisir.



T-SHIRT DESTROY,
MALCOLM MCLAREN
& VIVIENNE WESTWOOD, 1975

mesure. Une fois, j'avais commandé un pantalon en vinyle, et quel-
qu'un est venu mais son pantalon n'était pas encore prêt, et il m'a
demandé d'enlever mon pantalon pour le lui vendre ! On s'engueu-
lait comme du poisson pourri : "Je n'enlèverai pas mon pantalon !" "Enlève-le !"

*Quelle était la place de SEX sur King's Road à cette époque ? Était-ce très diffé-
rent de tout le reste ? Complètement. Je sais que King's Road a toujours
été un endroit très caméléon, ça ne restait jamais pareil pendant plus
de six mois. Je ne me rappelle plus à quel moment BOY a ouvert, mais
ils étaient le cousin pauvre de la boutique SEX.*

Connaissiez-vous les Acme Attractions ? Et Don Letts ? Oui, on le méprisait.

*Et Jeanette ? Jeanette ? Mon dieu, ça remonte à loin. Tous ces gens, et
Jeanette en particulier, étaient complètement en admiration devant
Michael et moi. Elle me suivait partout comme une petite poupée
perdue. On était le summum du cool quand on bossait dans cette
boutique, on avait le Look. Je ne parle même pas des fringues, sim-
plement du Look.*

*Quand avez-vous commencé à vous coiffer en choucroute ? Sur les photos les
plus anciennes, elle est encore petite, n'est-ce pas ? Oui, je crois que j'avais
déjà la choucroute quand j'ai postulé pour le boulot. Je me la suis
fait faire chez Ricci Burns sur King's Road. Elle est devenue de plus
en plus grosse, elle envahissait toute la boutique SEX. Et toute la sec-
tion vinyle et latex. Je me penchais en avant et je la laquais, et après
je la modelais comme une sculpture. Beaucoup de gens me deman-
daient comment je m'y prenais parce qu'ils n'arrivaient pas à
obtenir le même résultat.*

*Je trouve l'idée de se transformer en sculpture, en œuvre d'art, très intéressante.
Quand on avait un très bon coiffeur et qu'on pouvait lui demander
ce qu'on voulait, et c'était mon cas, et qu'on était persévérant, on
arrivait à obtenir un résultat satisfaisant au bout du compte. Il y avait
du monde chez le coiffeur jusqu'à minuit, et des gens qui appelaient
les coiffeurs à l'ancienne à la rescousse, ceux qui faisaient les coif-
fures pour les bals, en disant : "Je suis perdu, comment je fais
maintenant ?" À un moment donné, je sculptais le chignon en ruche
et après je coupais ce qui dépassait. Je ne ressemblais plus à rien le
lendemain, mais le temps d'une soirée c'était génial.*

*Je me rappelle avoir pensé que vous étiez comme l'image inversée de madame
Thatcher, il y avait une sorte de dédoublement, vous faisiez exploser toute la
répression dont Thatcher était le symbole, c'est pour ça que vous suscitiez de
telles réactions. J'avais sans doute la même impression que vous, parce
qu'à un moment je portais des ensembles gilet-pull et des colliers de
perles avec tout le maquillage géométrique et des mules. C'était le
mélange ultime. Et à un autre, je portais des tenues Pierre Cardin
avec mes cheveux en choucroute, les deux sur un même corps, et ça
faisait vraiment bien.*

*Que pensiez-vous de la swastika ? Je suppose que c'était le symbole
choquant absolu. On s'est fait interdire l'entrée dans un club, le*



JORDAN & ADAM ANT
AU VORTEX, 1977

Candy Box. John, Sid et moi avions tous la carte de membre, c'était un endroit ouvert toute la nuit pour que les gens qui travaillent dans les clubs puissent sortir. J'y suis allée avec un T-shirt à swastika, et quelqu'un a pris la mouche, il y a eu une dispute, et on pouvait dire adieu à notre carte de membre. J'aimais simplement les T-shirts, je ne comprenais pas vraiment le raisonnement de Vivienne au sujet de la swastika.

Qu'en disait-elle ? Que ça avait une valeur de choc, que ça démystifiait le symbole. Comme je disais tout à l'heure, on peut rationaliser n'importe quoi jusqu'à l'absurde. J'envisageais simplement les choses sur un plan esthétique, et je trouvais que le brassard à swas-

tika allait bien avec la chemise Anarchy. Je trouvais que ça faisait joli, c'est tout. Ça ne me préoccupait pas, je n'ai aucun tabou en ce qui concerne ces choses-là. La personne en question, avec laquelle je me suis engueulée au club à propos de la swastika, avait mon âge, et j'ai dit : "Qu'est-ce que tu en sais ?" "Ma grand-mère et mon grand-père ont été tués par les nazis." "Mais toi, qu'est-ce que tu en sais ?" Cette attitude vis-à-vis de la swastika m'a vraiment agacée, que les gens soient si susceptibles sur cette question. Ce n'étaient que des bobards, transmis depuis déjà deux générations, c'était de l'histoire ancienne.

Quel était le point de vue de Malcolm sur la swastika ? Malcolm vénérât le symbolisme. Pas uniquement la swastika, mais tous les objets de cette époque qui étaient superbement faits. Les écussons des jeunesses nazies. Ils étaient extrêmement rares ; j'en avais un, un écusson original, en émail, des jeunesses nazies. Un triangle compartimenté avec la swastika au milieu. Beaucoup de bagues et de choses comme ça.

Est-ce qu'ils étaient en vente dans la boutique ? Je ne pense pas, parce que c'étaient des pièces d'origine. À l'époque, je n'arrivais pas à croire que les gens puissent être si susceptibles, de l'eau a coulé sous les ponts. D'après moi, on est tous au courant de ce qu'il s'est passé et on sait tous que c'était mal. Et, de fait, il n'y a plus de parti nazi maintenant. Hitler était à la fois un génie et un fou, et je pensais qu'après tout ce temps, ça n'était qu'une histoire de tabou.

La boutique a commencé à s'attaquer à un tabou avant de s'étendre à tous les autres. C'est une image éculée mais c'était comme aider les gens à sortir du placard et, en rendant les choses standardisées, on les aidait à ne plus se sentir à l'écart. Mais on avait l'impression que ces amateurs de latex avaient envie d'être ostracisés. Quand les kids ont pris la relève, beaucoup des amateurs de latex se sont inquiétés. C'était pas facile de mettre la main sur tous ces vêtements en latex. La seule solution, c'était de se faire livrer par la poste.

Est-ce qu'il est arrivé à Glen de travailler à la boutique ? Glen a travaillé à la boutique pendant un petit bout de temps, il y avait des remplacements quand quelqu'un était en vacances. Sid a travaillé avec moi pendant un moment. Il était vraiment nul comme vendeur. Il était tellement

dépenaillé. Moi, je mettais un point d'honneur à faire attention à mon allure quand j'allais travailler. C'est grâce à ma dégaine et à mon aptitude au travail que j'ai réussi à garder ce boulot. Si je n'avais pas été une bonne vendeuse, ils ne m'auraient pas gardée aussi longtemps.

Est-ce que vider les gens qui n'étaient pas enthousiastes ou qui venaient en touristes faisait partie de votre boulot ? Les gens racontent qu'ils étaient terrifiés lorsqu'ils venaient. Oui, les gens avaient peur d'entrer. Certains, qui sont devenus des amis par la suite, m'ont raconté que les gens n'osaient pas entrer à cause de moi, parce que je ne leur adressais pas la parole, que j'étais horrible. C'était simplement mon attitude. Je trouvais que j'avais plus d'allure que qui que ce soit. J'étais très introvertie, je sais que les gens pensaient que j'étais exhibitionniste, mais j'étais assez en retrait. Je sais que j'étais très intimidante. À ce moment-là, je m'étais déjà fait une réputation.

Dans le métro, vous portiez les mêmes vêtements qu'à la boutique ? Oui, et je ne me cachais pas sous un manteau ni rien. J'ai perdu mon appart' à Sloane Square, Drayton Place, je devais donc rentrer à Seaford et faire la navette. Je me faisais bien emmerder, mais bon voilà. Qu'est-ce que je m'imaginai ? Les réactions étaient mitigées, parfois je montais dans un train et je ne portais que des bas avec des porte-jarretelles et un haut, c'est tout. Les gens disent qu'il fallait avoir du cran mais, s'il avait fallu du cran, on ne l'aurait pas fait. La peur n'entraînait pas en ligne de compte. Quelques-unes des personnes qui prenaient le train de banlieue avec moi adoraient ça. Et puis y avait des bonnes femmes qui disaient que je corrompais leur fils et me demandaient de bouger, je disais : "Ben, vous êtes arrivée après moi, vous n'avez qu'à bouger vous-même", ou je demandais au garçon : "Est-ce que je te corromps ?" J'ai même pris tout un wagon à partie une fois : "Levez la main si vous pensez que je suis en train de corrompre ce garçon !" Et tout le monde a rigolé, personne n'a levé la main, la femme était totalement furieuse, elle est devenue verte de rage : "Si je voulais que mon fils voit une strip-teaseuse dans le train, je lui en payerais une !" Quelques hommes suaient dans leurs cols, le journal sur les genoux. On ne pouvait aller absolument nulle part sans que les gens fassent des remarques. C'était trop frontal pour eux. Les types criaient du haut des échafaudages, les touristes couraient pour essayer de prendre des photos. C'était bien avant que tout n'explose, que l'on prenne les punks en photo et tout ce que

vous voulez. Un jour j'ai balancé un appareil photo par la fenêtre d'un train. Je sais bien que les touristes allemands sont connus pour ça, mais ils sont vraiment malpolis.

Qu'est-ce que vous portiez d'autre ? Pour aller travailler, je portais un justaucorps en vinyle et des collants en résille, et une fois juste des résilles avec un de ces grands pulls en mohair, capitonné en satin devant. Turquoise. J'avais une jupe de tennis, très très courte, avec des raquettes de tennis sur le côté. Je suis allée à une soirée que Lady Ann Lambton avait organisée en l'honneur d'Andy Warhol, et j'avais collé des franges noires dessus.

Quand est-ce que les kids ont commencé à venir traîner à la boutique, et qui étaient-ils ? Marco Pirroni était un des premiers, je suppose que les kids de Bromley aussi faisaient partie des premiers. Quelques gays noirs. Il y avait un type, qui s'appelait Amadeo et était DJ au Sombrero. Le Sombrero était un autre de nos repères. C'était longtemps après le Masquerade, qui a fini par s'enliser dans la surenchère, il a été fermé pour nuisance publique. Pete Burns venait ; c'était un gros client.

Quand avez-vous entendu parler de ce soi-disant groupe pour la première fois ? Avez-vous entendu parler de Steve et Paul, de Glen ? Malcolm m'avait emmenée dans un grand studio de répétition quelque part à Shepherd's Bush – Hammersmith, Riverside – ils ne s'appelaient encore que les QT Jones à ce moment-là, il y avait Steve et Paul et un type qui s'appelait Wally. J'y suis allée et j'ai assisté à une répétition. Ils étaient très rock'n'roll. Status Quo.

Il y avait John Gray, John et Sid, est-ce qu'ils sont arrivés séparément ? Non, ils traînaient ensemble, ils étaient très soudés à ce moment-là. Sid venait à la boutique. C'était un homme très sérieux, très préoccupé par sa position dans la vie à cette époque. Très conservateur. Et John était dans les parages. Il avait un regard pessimiste sur la plupart des choses. Il se disputait pour l'amour du débat. Il m'a rappelée des années plus tard qu'une fois, il m'avait vue porter une épingle à nourrice et ça lui avait donné l'idée. Ils étaient vraiment en admiration devant moi. Ce qui était bien avec la boutique, c'est que les gens qui n'avaient pas assez d'argent pour acheter ce dont ils avaient vraiment envie venaient simplement traîner, comme à l'ancien zi's [un pub],

je suppose, aux beaux jours de la Tin Pan Alley, où Tommy Steele avait ses habitudes. La boutique est devenue un peu comme ça.

Est-ce que Chrissie Hynde travaillait à la boutique ? Pas pendant que j’y étais. Peut-être qu’elle donnait un coup de main avant mon arrivée. Mais Chrissie et Viv se sont brouillées très sérieusement, n’est-ce pas. Et ça a déteint sur moi, parce que Viv ne voulait pas qu’elle mette les pieds dans la boutique, j’ai dû un jour la virer.

Il vous arrivait souvent d’avoir à faire ce genre de choses ? Seulement avec les gens qui volaient. Il m’arrivait de m’engueuler avec des gens dans la boutique, les T-shirts ne sont plus ce qu’ils étaient. Les Road Rats venaient, ces motards, ils essayaient de tout envoyer valdinguer. Une

fois, j’ai poursuivi quelqu’un jusqu’à Fulham Road, toute seule. Je ne savais pas ce que j’allais faire si je le rattrapais. On s’est aussi fait attaquer au couteau, un skinhead s’est pointé et il a brandi son couteau sous le nez de Michael et moi. Il se passait toutes sortes de choses.

Est-ce que vous saviez que les Sex Pistols étaient en train de se former ? Oui. Je me rappelle avoir auditionné Johnny Rotten. Je sais que c’est une histoire qui a probablement été déformée avec le temps, mais je me rappelle de lui debout à côté du juke-box et on lui a demandé de faire quelque chose

– et il a répondu qu’il ne savait jouer que du violon, désaccordé. C’est clair dans mon souvenir qu’il a prononcé ces mots.

Le groupe n’a-t-il pas été formé pour promouvoir les fringues, en gros ? Qu’est-ce qui est apparu en premier, l’œuf ou la poule ? Les fringues ont été un élément déterminant de leur formation, mais beaucoup de choses ont été vendues grâce à eux. Je pense qu’au début ils étaient un simple moyen, honnêtement, je ne pense pas que Malcolm ait su ce qu’ils allaient devenir.

Ils ont joué à St Martin, vous y êtes allée ? Oui. Je ne m’en souviens plus du tout, mais je sais que j’y étais.

Êtes-vous vraiment montée sur scène avec eux ? On a fait cette soirée pour Andrew Logan, et Malcolm est accouru pour me dire : “Le NME est là !” Il était très excité. C’est drôle d’y penser maintenant. “Les gens du NME sont vraiment là. Fais quelque chose, Jords !” Il voulait avoir un peu de pub scandaleuse. Il a dit : “Déshabille-toi, poulette.” Et j’ai dit : “Nan, j’ai pas envie.” Il a dit : “Allez, on n’a pas beaucoup de temps.” J’ai dit : “Je le fais si John me le demande. Si John est au courant, et qu’on peut en faire une sorte de performance. Je le fais si John arrache mes vêtements !” Et c’est ce qui s’est produit. J’ai sauté sur scène et John a arraché mes vêtements ; on la tenait, notre publicité. Malcolm a fini par me convaincre de le faire et je l’ai fait. C’était drôle, d’ailleurs, il a cassé la fermeture Éclair dans le dos d’un justaucorps à col rond, et d’une paire de chaussures de chez Manolo Blahnik !

Qu’en a pensé le public ? Comme vous le savez, l’entourage d’Andrew Logan était assez difficile à choquer, on était donc en terrain favorable, mais ils l’ont utilisé comme affiche et je pense que c’est apparu dans le NME.

Êtes-vous allée à Paris au concert du Chalet du Lac ? Oui, j’y suis allée avec Vivienne. C’était à mourir de rire. Imaginez, Vivienne et moi se pointer à Gatwick, au mauvais terminal, à des kilomètres, pas une lueur d’espoir, je ne savais pas ce qu’on foutait. Personne ne savait que l’on venait, c’était censé être une surprise. C’était très excitant. Et aller en boîte – Malcolm, Vivienne, les Sex Pistols et moi sommes allés dans une boîte comme il faut. Ils dansaient le swing, et nous aussi, on a dansé le swing ! Je me rappelle avoir dansé avec Malcolm.

Est-ce que vous êtes remontée sur scène avec eux par la suite ? Malcolm m’a demandé de participer au concert So It Goes, pour mettre un peu d’ambiance. Tony Wilson – qui, je m’en suis rendu compte depuis, est un homme très gentil – s’est pointé en sabots pour nous accueillir. Il y avait un autre groupe qui était programmé, ils portaient des costumes en satin bleu à grands revers, tous les jeunes buvaient des canettes de coca, et y avait Clive James, un affreux cul-



JOHNNY ROTTEN, JORDAN
& STEVE JONES
CHEZ ANDREW LOGAN, 1976.

serré australien, terriblement susceptible, il a donc fallu qu'on se fasse notre place. Je le traitais de Sheila qui a mal vieilli. Et John n'a pas arrêté de l'appeler Bruce pendant une heure. Ils m'ont soutenue parce qu'on ne voulait pas me laisser porter un brassard à swastika, ils en ont fait une affaire d'État. Ils ont fini par le recouvrir d'un morceau de scotch. Mais on avait le dos au mur, c'est pour ça que le concert était si réussi. C'était le bon vieux temps, quand on pouvait encore tirer parti d'une situation. Nils a ouvert ma chemise "Anarchy" en arrachant tous les boutons. Notre bande avait vraiment la rage. On s'est vraiment engueulés avec le groupe Gentlemen, ils disaient qu'ils aimaient des groupes comme Joni Mitchell, et vous pouvez imaginer ce que John a répondu : "Espèce de gros cons." Ils se sont tous rameutés. On s'est rendu compte qu'on était comme des poissons hors de l'eau, mais il y avait vraiment moyen dans ce contexte de retourner le concert à notre avantage. Peter Cook était de la partie aussi, et il était génial.

Vous souvenez-vous d'autres concerts ? On a fait une soirée au El Paradise. Un grand classique. Malcolm avait trouvé cette boîte, sans tenir les gens au courant de ce qui se tramait vraiment, ils ont dû tout nettoyer tellement l'endroit était crade. Ils n'avaient pas de licence pour vendre de l'alcool. C'était tenu par une bande de mecs maltais. Michael et moi avons décidé de faire du punch, en mélangeant plein d'alcools différents, et on s'est rendu compte que des gens disparaissaient au fil de la nuit, ils étaient en fait dans les choux. C'était 40 centimes le gobelet ce truc, et c'était vraiment chargé. Les gens n'arrêtaient pas de venir se resservir. C'était vraiment terrible. La scène était minuscule, avec des petits rideaux de pacotille. Il y avait derrière un avertissement, qui menaçait d'amendes les strip-teaseuses qui faisaient des bêtises sur scène, si par exemple elles avaient deux minutes de retard – ce n'était qu'un club de strip-tease. Bref, au beau milieu de la soirée, ces Maltais se pointent pour vérifier qu'on ne vendait pas d'alcool, parce qu'ils avaient perdu leur licence, et ce n'étaient pas des gens très sains d'esprit. Michael et moi avons crié : "Buvez les preuves", et on a tout bu avec à peu près cinq de nos amis. Pour moi, c'était une des meilleures soirées, mais les gens perdaient connaissance. C'était du Malcolm tout craché, de laisser les mecs dans le flou. Ils s'imaginaient probablement que c'était un groupe folk qui jouait ou quelque chose comme ça.

Vous étiez vraiment disponible quand il y avait un concert ou un événement ? Oui. J'allais souvent au 100 Club. Il y avait beaucoup de rivalités à ce moment-là, parce que les gens de chez BOY adoraient les Clash et, de notre côté, nous étions les élitistes, le clan des Sex Pistols, et on critiquait violemment les Clash et beaucoup d'autres groupes de l'époque. Je ne suis pas une puriste, mais personne n'égalait les Sex Pistols, personne ne pouvait rivaliser.

Qu'est-ce qui faisait que vous les trouviez si "bons" ? Cela vient des paroles des chansons. La plupart des groupes punk commençaient à prêcher, et je ne pense pas que les gens avaient envie d'entendre des sermons sur fond musical. Les Sex Pistols n'ont jamais prêché, ils faisaient des déclarations. Des déclarations coup de poing, ils portaient des accusations, ils étaient pleins de haine, ils dérangeaient les gens et leur sortaient par les trous d'nez, mais ils n'essayaient jamais de te faire la leçon. Beaucoup d'autres groupes ne se sentaient plus péter et, bien sûr, ça venait de l'attitude et des fringues, mais c'était principalement une méthode de survie. John Rotten, quoi.

D'où John tenait-il ce don d'après vous ? C'est difficile à dire. Il était sceptique, mais aussi incroyable que cela puisse paraître, sous le masque, c'était quelqu'un de très timide, il n'était pas ce que j'appellerais une créature sexuelle. Il était très timide quant à son identité sexuelle. Il y avait toutes ces filles qui lui couraient après et je ne pense pas qu'il ait jamais songé à faire ce que la plupart des groupes font, à savoir ramasser un max de filles. Sid était comme ça aussi ; jusqu'à ce qu'il rencontre Nancy, il était en fait assez naïf. Ni John ni Sid n'étaient matures, sexuellement parlant. Contrairement à Steve. La naïveté de John, son innocence donnaient lieu à des sous-entendus, on faisait des blagues à ce propos. Sid avait plus de charisme que John, qui était en fait un personnage minuscule. Je crois qu'il serait d'accord pour dire qu'il se voyait comme quelqu'un d'absolument pas séduisant. Il ne voulait pas des attributs d'une personne normale, il était John Rotten et pour lui, comme pour moi qui ne sortait avec personne non plus, il n'y avait que l'image qui comptait.



JORDAN



JORDAN, KING'S ROAD,
LONDRES, 1976

Il y avait des similitudes entre vous, mais il va sans dire que vous étiez plus féminine. Les gens avaient une peur bleue de moi. Absolument. Y avait des gens qui m'envoyaient des lettres d'adoration, j'aurais pu faire ce que j'aurais voulu d'eux, les mettre à terre et les rouer de coups de pieds, ils auraient été mes esclaves à vie, mais personne n'osait me le dire en face. Personne ne m'a jamais dit qu'il aimerait bien sortir avec moi.

Mais vous n'en aviez pas envie, si ? Non, parce que c'est ce que je dégageais... cet air de laissez-moi tranquille. C'était un truc sexuel, c'était quelque chose qui attirait les gens. C'était la même chose avec les Sex Pistols, les fans auraient fait n'importe quoi pour arriver jusqu'à eux, comme Nancy par exemple, elle est venue en Angleterre pour attraper un Sex Pistols. J'ai trouvé une carte postale qu'elle avait envoyée chez elle : "J'ai un Sex Pistols." Ça n'avait pas d'importance de savoir lequel c'était, John, Sid. Elle a commencé par faire son cinéma à John, mais ça n'a pas pris, ça aurait pu être n'importe qui. Elle est venue dans ce seul but.

Est-ce que Sid était un frimeur ? Est-ce qu'il achetait beaucoup de vêtements ? C'était quelqu'un de très versatile, il confectionnait pas mal de choses à partir de ce qu'il avait déjà. Mieux que quiconque. John avait besoin que quelqu'un lui dise quoi faire la moitié du temps. Mais Sid avait beaucoup d'imagination. Il portait des jarrettières par-dessus son jean, ça m'avait marquée.

Et il avait un verrou au niveau du zizi. Très symbolique. Exactement. Je pense que Nora [Forster] correspondait parfaitement à quelqu'un comme John, alors que Nancy était ce qu'il y avait de pire pour un garçon comme Sid. Quand on n'est pas une créature sexuelle et qu'on a un premier rapport avec quelqu'un qui va avoir une certaine emprise sur vous, il faut espérer que ce soit quelqu'un de bien, Nora était quelqu'un de bien.

D'après ce que vous voyiez du groupe en 76, avec les maisons de disques, Grundy¹ et tout le reste, comment les différents protagonistes interagissaient-ils ? Ils avaient un petit appart' sur Denmark Street, et ils avaient pas mal de discussions qui portaient sur la mode ; je le sais parce que je me rappelle que John parlait de ses fringues avec Malcolm. Ça ne se limitait pas à "mets ça" et "fais ça". Mais j'avais l'impression qu'ils ne se

1. Bill Grundy, présentateur télé qui a été viré après son interview scandaleuse des Sex Pistols, alors qu'il était lui-même en état d'ébriété.

supportaient pas longtemps. Ils venaient de milieux très différents. Il y avait Steve : on est allés au Dingwalls et quelqu'un lui a donné de la coke, et vous n'aviez jamais vu un tel chahut de votre vie. Il voulait que quelqu'un le raccompagne chez lui, il se sentait tellement malade. Il était au fond du gouffre. Aucun d'entre eux n'était un vrai mec, à proprement parler. Steve était un vrai mec dans son rapport aux filles, mais ils avaient des personnalités très différentes, on avait du mal à les imaginer sortir tous ensemble. On n'a pas tellement parlé de Glen, mais c'était un sacré personnage. Il se lavait les pieds tout le temps, il était obsédé par ses pieds.

Est-ce légitime de dire que, dès que l'industrie du disque s'en est mêlée, c'est devenu rock'n'roll ? Je pense que ce qu'il y a de plus louable chez les Sex Pistols, c'est que leur image s'est forgée avant que la maison de disques ne s'en empare, et que Malcolm avait tout prévu d'avance. S'ils n'avaient pas été à un stade si avancé de leur formation, la maison de disques aurait pu les façonner. Je trouve qu'ils se sont bien défendus, quand on pense à la pression que représente une grande maison de disques. Je sais à quel point les maisons de disques sont prêtes à tout pour s'approprier une idée, et les Sex Pistols s'en sont vraiment bien tirés. Il n'y en a pas beaucoup qui y arrivent. Le contrôle artistique est quelque chose de très difficile à conserver quand on est financé par quelqu'un d'autre. Il a fallu tout le courage de Malcolm pour qu'ils puissent rester fidèles à eux-mêmes. Les maisons de disques ont le chic pour cajoler les groupes afin de les éloigner de leur manager, elles s'imaginent que c'est dans leur intérêt.

Avez-vous assisté aux concerts après Grundy ? Screen on the Green, la deuxième fois ? La première fois que Sid a joué avec eux. C'était fou. Celui qui mérite vraiment une médaille, c'est Roger [Austin, manager du Screen on the Green]. Il est resté inflexible contre vents et marées, c'était un bienfaiteur et, en plus, il n'en attendait aucune reconnaissance. Il s'est fait tabasser gravement sur le bateau, vous savez, par la police. Ils lui ont fracassé le crâne. Je l'ai retrouvé plus tard qui errait. Je portais un regard objectif sur leurs concerts, je ne disais jamais qu'un concert était génial s'il ne l'avait pas été. Parfois ça ne prenait pas. C'était principalement lié au public, John ne pouvait pas travailler avec une salle qui ne lui donnait rien en retour. Il était distant avec lui, mais il fallait qu'il y ait cette électricité dans l'air pour que ça marche.

Est-ce que vous vous souvenez de mauvais concerts ? Lors de la promenade en bateau du Jubilee, ça n'a pas été évident. Il y avait une grosse fête ce soir-là. John n'avait envie de rien. Il en avait marre, et voilà ce groupe d'anarchistes, les Sex Pistols, que viennent voir des gens comme Richard Branson et des gens de maisons de disques, des gens huppés qui, selon lui, n'avaient pas leur place sur le bateau. Il a vraiment pris la mouche cette nuit-là, il pensait que la moitié des gens sur le bateau n'auraient pas dû venir, il aurait dû y avoir des fans, des vrais gens. Les Slits, par exemple, ont été abandonnées sur les quais. Tous les ingrédients étaient réunis pour un désastre, il en a donc rajouté une couche. Et puis Steve s'est mis à chanter sur toutes les chansons, ce qui n'a fait qu'énerver John encore davantage. Parce que Steve chantait à sa place. Il y avait pas mal de tension. John a été très malpoli envers Vivienne cette nuit-là. On avait l'impression que ça avait fait boule de neige trop vite. Je crois que Vivienne est allée embrasser John et il l'a envoyée balader.

Les fêtes sur les bateaux ne sont jamais une bonne idée, parce qu'on est coincés là-dessus, on peut pas sortir faire un tour. On remontait et redescendait le cours de la rivière sans cesse, et il y avait pas mal de speed à bord. Je me rappelle que des gens avaient des sachets de speed. Les boissons étaient gratuites pendant les deux premières heures en plus.

L'atmosphère sur le bateau était vraiment explosive, on ne s'amusait pas. Je sais que John ne le sentait pas du tout. C'est incroyable que le concert ait eu lieu.

J'ai trouvé leur performance vraiment bien pourtant, au bout du compte. Elle l'était, mais John était furieux, c'est pour ça. Il était poussé à bout.

Que s'est-il passé ensuite ? Il y a eu une bagarre ? Quand le bateau est arrivé au point d'amarrage, quelqu'un a dit que la police avait été appelée, ils sont montés à bord et ils ont demandé au groupe d'arrêter de jouer, on a tous hurlé pour qu'ils continuent aussi longtemps que possible.

Quand est-ce que les choses ont commencé à changer avec le groupe ? Pensez-vous qu'ils soient devenus plus rock'n'roll ? Oui, il sont devenus plus rock'n'roll. Je pense que les problèmes ont commencé quand Sid s'est imposé comme le bourreau des cœurs du groupe. C'est à ce moment-là que ça a mal tourné, John a manqué de confiance en lui

dans cette situation, il se sentait vulnérable. Je pense que Sid aurait pu, en toute légitimité, prétendre à une grande carrière de chanteur, il avait beaucoup de charisme. "Never Mind the Bollocks" était un peu répétitif. C'est trop d'un seul jet, ça avait besoin de quelque chose pour casser le rythme.

Est-ce que vous êtes allée les voir sur la tournée SPOTS [Sex Pistols On Tour Secretly], ou sur la dernière tournée, Brunel ? Non, j'avais l'impression qu'après le concert sur le bateau, c'était voué à la catastrophe. John était odieux avec tout le monde. Il faisait son caprice de star, et il pensait que tout était devenu trop commercial. Je pense qu'il n'avait pas les épaules. Personne ne se rend compte à quel point c'est difficile de porter un truc pareil à bout de bras. C'est facile de chanter quand on a une bonne voix, n'importe qui peut le faire, mais chanter avec conviction ce genre de paroles fortes, des mots en noir et blanc, on est loin des images d'Épinal. Je pense qu'à ce moment-là il avait déjà perdu les pédales, il n'avait plus envie de continuer. John était une poule mouillée à certains égards. Il ne savait pas se défendre. Si quelqu'un venait lui dire qu'il allait lui péter la gueule, il prenait ses jambes à son cou. Un jour, après que ça a éclaté et qu'ils se sont terrés à Chelsea Cloisters, John, Sid et moi marchions dans la rue, quelqu'un a regardé John de travers et il a détalé comme un lapin. En plus il a une façon de courir des plus déplorables, avec les pieds en canard. Vraiment pas athlétique.

Ça devait être une sacrée pression pour John d'être la figure de proue. Oui, l'opinion publique les voyait comme de mauvais garçons, et ils étaient très faciles à repérer. Plus personne ne pourra avoir un tel impact. Personne n'a jamais eu une telle couverture médiatique. En très peu de temps, ils ont fait la couverture de tous les journaux d'Angleterre. Quand ils étaient cachés tous ensemble, quand ils ont commencé à avoir des problèmes dans la rue, et que l'opinion publique s'est retournée contre eux, on les reconnaissait très facilement. John et moi avons été coincés dans un taxi par un homme d'âge mûr qui frappait sur la portière. Malcolm leur a pris un appart', vers Chelsea Cloisters. Ils m'ont appelée un soir pour m'inviter. Il y avait Wobble, John et Sid. De l'extérieur, on avait l'impression qu'ils ne savaient pas jouer, qu'ils s'en foutaient, qu'ils



JORDAN DEVANT LA BOUTIQUE

se contentaient d'être rebelles ; j'y suis allée et Sid s'entraînait à la basse. Il avait vraiment envie d'être un bon bassiste. Mais si t'allais au cinéma avec lui, il était intenable. Je suis allée voir un film avec lui, et il n'a pas arrêté de crier pendant toute la séance. Il n'avait que faire des gens qui le regardaient et essayaient de le faire taire. C'était pas une question de courage non plus, d'être punk, il était comme ça c'est tout.

Était-il d'une certaine manière perturbé ? Ou vulnérable ? Je pense que c'était quelqu'un de vulnérable. Je pense que c'est ça qui l'a tué au bout du compte, sa vulnérabilité.





Un des premiers vendeurs à la boutique SEX et partie intégrante des débuts de l'imagerie punk, grâce à son apparition sur la fameuse photo de groupe parue dans l'article du *Forum* de juin 1976 à propos de la boutique SEX. Il a aussi sa place dans l'histoire de la boutique pour s'être fait arrêter à Piccadilly portant un T-shirt SEX. Il est un témoin important de la grande influence gay sur les débuts du punk. Délicieusement indiscret.

Je viens de Portsmouth – Southsea. J'ai déménagé à Londres en 69 pour devenir un apprenti assistant manager pour les supermarchés Sainsbury. J'ai tenu exactement quatre mois, puis j'ai trouvé un boulot chez Gear sur Carnaby Street, et je suis parti sans me retourner, j'ai vite pris le tournant. J'ai beaucoup bougé, j'ai habité tout le long de la ligne de bus 31. J'ai habité à deux pas de la boutique SEX, avec une amie actrice. Bref, c'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Malcolm et de Vivienne... J'allais à Let It Rock quand ça venait d'ouvrir, et je papotais avec Malcolm comme ça au passage. On avait plein de points communs en fait, on aimait tous les deux la musique des années 50, j'ai toujours le 45 tours de Marilyn Monroe qu'il m'a vendu. On a engagé la conversation, et une fois que tu as pris tes habitudes dans une boutique, tu y retournes. Ça correspondait à l'image que j'aimais à l'époque. La scène gay était antérieure aux Village People.

C'était l'époque où ils vendaient les fringues très hétéro de teddy boys ? La majorité des clients étaient-ils des teddy boys ? Oui. Ce n'était pas trendy à l'époque, mais c'était l'image que j'aimais me donner, étant sur le circuit gay. On portait des jeans moulants, et ça le faisait. À cette époque on était encore dans le glam rock, et tout le monde avait les cheveux longs et portait des polos sur les épaules noués autour du cou. Les points de repère étaient alors le Catacombs et le Masquerade à Earls Court, c'est là-bas que j'allais me pavaner.

Quand ils se sont transformés en Too Fast to Live, Too Young to Die – vous souvenez-vous de ce qu'ils avaient en magasin ? Je me rappelle avoir porté un T-shirt violet à franges, de ceux qui sont vendus avec les chapeaux de cow-boy sur les ports de bord de mer. Ça à l'air de faire un peu pédé comme ça, mais c'était assez à la mode, années 50 avec une pointe de début des années 70. Et puis le pantalon rouge moult, et avant ça un pantalon bleu, des trucs typiques de ted.

PAGE PRÉCÉDENTE :
STEVE JONES, UNE INCONNUE,
ALAN JONES, CHRISSIE HYNDE,
JORDAN & VIVIENNE WESTWOOD
DANS LA BOUTIQUE SEX, 1976

CI-CONTRE :
UNE INCONNUE, ALAN JONES,
CHRISSIE HYNDE, VIVIENNE
WESTWOOD & JORDAN.
PHOTOGRAPHIE PUBLIÉE
DANS FORUM, 1976

Vous travailliez à l'hôtel Portobello ? J'ai atterri là par hasard en fait. C'était important pour moi, parce que toutes les stars connues de mémoire d'homme passaient ces portes. L'épisode le plus fameux de l'époque où je bossais là-bas, c'est la fois où je portais un uniforme nazi intégral, au moment où on commençait tous à porter des brassards à swastika, et un groupe de touristes allemands est entré et ils sont ressortis direct ! Ils se sont plaints au manager, qui heureusement considérait que ma présence contribuait à créer l'atmosphère.

Quel genre de gens voyiez-vous passer avant l'ère du punk ? Je me rappelle de Maria Schneider. *Le Dernier Tango à Paris* [Last Tango in Paris] était sur le point de sortir. Elle venait faire la promotion. Je me suis bien amusé avec elle et sa copine. Les ex-Turtles, Flo et Eddie. Abba est venu une fois, c'était grisant pour moi, parce que je les adore malgré tout. Patti Smith, Nico, Mick Jagger, Carly Simon. Ils entretenaient une liaison tumultueuse, elle et Mick Jagger, et nous étions tous de la plus grande discrétion à ce propos.

Vous n'avez jamais travaillé à la boutique ? Si, pendant neuf mois. Je touchais les allocations chômage, je vivais avec une prostituée à Notting Hill. On avait un arrangement, elle venait de Leicester, je l'accueillais dans mon appartement – mon taudis ! –, elle y ramenait ses clients et me donnait 20%. Je touchais donc le chômage, je me faisais de l'argent sur son dos et je bossais pour Vivienne au noir. Il y avait Jordan, Debbi Wilson, Michael et moi, et on avait un emploi du temps avec deux jours de congés consécutifs par semaine. Tracie O'Keefe était là aussi. Ça venait juste de devenir SEX. Un de mes souvenirs les plus marquants de la boutique, c'était quand des employés du service des impôts ont rendu visite à Vivienne. Quand ils sont entrés, elle a dit : "Vite ! faites semblant d'être des clients", et on traînait en essayant d'avoir l'air nonchalant. Tout le monde était payé au noir. Et Malcolm et Jordan avaient l'habitude de s'accorder de larges bonus en piochant dans la caisse, et Michael aussi. Je ne sais pas pourquoi Vivienne lui faisait une telle confiance. Il a dû se faire tellement d'argent comme ça au fil des années. Et pour tout vous avouer, je n'ai jamais volé qu'une paire de bottes. Ça me pose vraiment problème de faire ce genre de choses. Je me rappelle quand on est passés au latex, on récoltait tous les vieux dégueulasses, qui faisaient semblant de venir jeter un œil sur la marchandise et qui mouraient d'envie que

Jordan ou Debbi... les essaient. Vous pourriez... me faire un essai, et c'était évident qu'ils allaient se branler derrière les paravents.

Alors au départ, c'était principalement fréquenté par des pervers et quelques kids ? Les teds s'étaient vraisemblablement volatilisés. Ils se sont volatilisés dès que Vivienne a embrayé sur les balbutiements du punk, les trucs de Village People, les bracelets de force et les chaînes et tout ça, j'adorais ces trucs-là, c'est à ce moment-là qu'ils ont disparu.

Est-ce que le T-Shirt avec écrit PERV en os de poulet était un des premiers trucs que vous avez portés ? J'avais quatre trucs principaux. Il y avait le côté porno, j'avais celui avec SEX écrit en travers, j'avais le premier T-shirt avec le petit garçon nu, qui était violet à col roulé, et le T-shirt PERV. Pantalon en cuir et tout le bastringue – les clous, les colliers de chien – que je portais à un moment donné. J'avais des boucles d'oreille à l'époque, mais j'ai arrêté de les porter quand la mode est passée. Oh et sinon, il y avait aussi le truc en laine avec les gants en plastique et la fermeture Éclair, couvert d'insignes nazis et le brassard à swastika.

Quelles étaient les réactions ? Très mauvaises. Il y a eu un incident en particulier, je rendais visite à un ami à Notting Hill Gate et un type devant moi se retourne et dit : "C'est dégoûtant, je n'arrive pas à croire que vous puissiez porter ça", et notre réponse classique c'était : "Nous sommes là pour confronter les gens au passé" – c'est ce que Vivienne et Malcolm nous avaient dit de répondre, et c'est ce qu'on faisait. Et il m'a suivi un bout de temps et il a fini par me frapper très violemment. Je suis entré chez mon ami en titubant et, à partir de ce moment-là j'ai retourné mon brassard. Une autre fois, j'ai assisté à la première de A Chorus Line, et je portais la chemise "Anarchy", le manager est venu et il a dit devant tout le public : "EN TANT QUE MANAGER DU THÉÂTRE ROYAL, DRUDY LANE, JE DÉSAPROUVE CE QUE VOUS PORTEZ ET VOUS DEMANDE DE QUITTER LES LIEUX." Et j'ai répondu : "Je suis désolé, mais je reste, j'ai payé ma place et j'ai envie de voir cette comédie musicale." Il est parti, mais ça a fait tout un remue-ménage autour de moi, et mes amis me disaient : "Quand est-ce que tu vas en tirer les leçons ?" Mais à l'époque, je m'en foutais.

Était-ce simplement une volonté de choquer ? Je me demande maintenant pourquoi j'ai fait tout ça. Vivienne et Malcolm aiment à penser que



TOO FAST TO LIVE
TOO YOUNG TO DIE, 1972

nous faisons partie d'une conscience collective qui jaillissait des rues de Londres. J'appartenais à ce groupe parce que j'adorais les fringues et que je les portais, et j'aimais les gens avec qui je travaillais. Pour moi, il n'y avait pas de contenu politique, et je pense que pour les autres non plus. Quand j'entendais les gens parler de ça à l'époque, ça me semblait être du bavardage pour la forme et c'est ce que je pense encore aujourd'hui. Personne ne croyait vraiment en la vision de Malcolm et de Vivienne.

Et eux ? Oh, eux ils y croyaient. Malcolm un peu moins, mais Vivienne a un esprit des plus extraordinaires. Sa manière de voir les choses – oublieuse des conventions, elle aboutit toujours à une formule différente de ce à quoi on aurait pu s'attendre. Elle est incroyable pour ça. Tout ce qu'elle disait avait du sens, et ce n'est pas que je n'y croyais pas, c'est juste que ça n'avait rien à voir avec ce dont j'avais envie, c'est-à-dire sortir, m'amuser. C'est tout. Souvent, on faisait le pied de grue devant la porte de la boutique, à attendre que des cars de touristes passent. Ils s'arrêtaient au passage piéton, on sortait et ils partaient... ! Jordan était extraordinaire, elle allait jusqu'au bout, et avec elle ça passait comme une lettre à la poste. Elle était toujours magnifique, je l'adorais pour ça, je l'adore toujours.

Est-ce que vous regrettez d'avoir porté le brassard à swastika aujourd'hui ? Non, non pas du tout. Ça ne me gênait pas. Je voyais ça comme une mode, je n'ai jamais perçu ça comme une prise de position pour ou contre quoi que ce soit. C'était la première fois que je me rendais compte que ça gênait les gens. Jordan et moi jouions à un jeu génial. On allait dans le métro et on s'asseyait face à face, c'était blindé de monde, et on se parlait très fort et on disait des trucs des plus choquants. "Oh quelle superbe orgie hier soir", ce genre de choses. Comme ça, sans raison.

Les clients férus de latex ont-ils été repoussés par l'arrivée des kids ? Je ne pense pas. J'ai été témoin de ce genre de phénomènes auparavant. Si les gens sont vraiment à fond dans ce genre de choses, je pense qu'ils se fichent pas mal de ce qu'il se passe autour. Au contraire, ça renforce le côté scabreux. Comme le cliché du mec qui se branle dans le métro...

Est-ce qu'ils faisaient ça dans la boutique ? Oui, quelques-uns le faisaient. Jordan se plaignait d'avoir à nettoyer le bas des rideaux de

la cabine d'essayage. Ça devenait dangereux d'ailleurs, les samedis après-midi, parce que les supporters de l'équipe de foot de Chelsea avaient Vivienne en ligne de mire. Tous les samedis, la vitrine était cassée, elle la remplaçait et a fait mettre des barrières en métal, ça ne changeait rien, la vitrine était cassée quand même, et on restait terrés au fond de la boutique.

À quoi était due cette hostilité ? Tout simplement au caractère si frontal de ce que Vivienne essayait de faire. On me l'a rendu au centuple quand je me suis fait arrêter avec le T-shirt avec les cow-boys.

Racontez-moi. C'était après avoir quitté la boutique. Je suis allé avec mon meilleur ami, un Norvégien, à la boutique SEX, pour voir ce qu'ils avaient reçu de nouveau. C'était le jour où ils venaient de sortir le T-shirt avec les cow-boys. Je l'ai acheté ainsi que le T-shirt "Cambridge Rapist". Je portais le T-Shirt "Cow-boys", un jean et je ne sais quoi, je descendais King's Road, je suis arrivé à Picadilly Circus et on s'est fait alpaguer par deux policiers en civil qui sont arrivés par-derrière en disant : "Ah qu'est-ce que c'est que cet accoutrement", bla bla bla. J'avais pas remarqué mais mon ami m'a dit que tout le monde nous regardait quand on est partis. Ils ont dit : "Veuillez nous suivre jusqu'au poste de police de Vine Street." Mon ami était mortifié parce qu'il travaillait illégalement et ne voulait pas que ça se sache. Ils ont fouillé mon sac et ont dit : "Faut être un pervers pour porter des trucs pareils." J'ai répondu : "Comment osez-vous me traiter de pervers, c'est juste la mode." Apparemment, c'était le lendemain de la diffusion télévisée de Johnny Go Home. Je suis désolé, mais je n'avais pas l'air de me prostituer sur Piccadilly. Mais j'ai passé un coup de fil à Malcolm pour lui raconter et il a dit : "Alan, on va faire le maximum, on va te trouver un très bon avocat, on va te sortir de là." Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Rien. Je me suis retrouvé à aller au tribunal tout seul, ne sachant pas quoi faire et, au final, j'ai plaidé coupable. Nicholas de Jongh était là, il est venu me voir après, en disant : "Pourquoi t'as fait ça ?" Mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Si Malcolm m'avait soutenu, comme il me l'avait promis, tout se serait bien passé.

La police n'a-t-elle pas également fait une descente à la boutique ? Si, mais je n'y étais pas. Ils ont saisi beaucoup de T-shirts. J'étais au mauvais endroit au mauvais moment.



T-SHIRT TWO COW-BOYS, MALCOLM MCLAREN & VIVIENNE WESTWOOD, COLLECTION "SEDITIONARIES", 1975

Vous souvenez-vous de cette photo de vous tous ? [publiée dans le Forum de juin 1976] Je ne travaillais pas à la boutique à ce moment-là. Vivienne m'a appelé et m'a dit de venir. On a tous fait ça pour rigoler. Sauf que ce n'était pas vraiment une blague. Ça va, c'est pas mal. On s'imagine facilement ce que ce genre de torchon voulait : "Plus de fesses, plus de nibards." Et comme des imbéciles, on s'est exécutés. Vous savez, j'ai toujours détesté Chrissie Hynde. Elle n'était là que pour être vue avec ce genre de bande. Du coup, je n'ai jamais aimé les Pretenders. Je trouvais que c'était vraiment une vieille connasse. Je pouvais pas la blairer. Bref, je suis parti bosser à l'hôtel, et c'est à peu près à ce moment-là que les Pistols s'apprêtaient à monter sur scène. Comme je travaillais de nuit à l'hôtel, ils passaient tous me voir, et je vous raconte pas le nombre de fois où ça s'est fini avec tout le monde dans le hall, à emmerder les autres clients qui entraient. Jordan restait assise là toute la nuit, et les garçons venaient parce que je leur filais à boire à l'œil, et de la bouffe du restaurant.

Vous rappelez-vous à quel moment Lydon a fait son entrée ? J'ai toujours eu un faible pour Glen, je faisais donc plus attention à lui qu'aux autres. Je me rappelle de la présence de John. Je n'ai jamais été proche de lui comme j'ai pu l'être de Steve ou de Paul, grâce à mes liens à l'époque avec Nils Stevenson. Nils et moi sommes de vieux amis. Le groupe de purs et durs était composé d'une bonne vingtaine de gens, et on se retrouvait tous au Louise's et c'est le seul moment où on se parlait. Je ne connaissais Viv Albertine des Slits que de vue et de nom, je ne lui ai absolument jamais adressé la parole, mais j'ai bien dû sortir avec elle à peu près vingt-huit millions de fois. Quand elle sortait avec Sid. J'ai appris à bien connaître Sid vers la fin, d'ailleurs Nancy et lui venaient ici, parce que, à l'époque, j'avais déjà emménagé ici. L'appartement était vide, je n'avais aucun meuble, il se pointait et disait : "Ah, quel fabuleux appartement !"

Connaissez-vous Sid avant Nancy ? Oui, il traînait à la boutique. J'aimais son sens de l'humour pince-sans-rire, il était très drôle. On était tous au courant qu'il se droguait et tout ça, mais je n'ai jamais perçu d'agressivité ni de violence, jamais. Je me souviens très bien de lui portant une capote Durex sur son pantalon. Et du verrou autour de son cou aussi, dont il avait perdu la clef et qu'il ne pouvait plus enlever.



SID VICIOUS, JOHNNY ROTTEN
& STEVE JONES

Quand avez-vous vu le groupe pour la première fois ? Je n'ai pas vu le tout premier concert à l'université, mais j'ai assisté à tout ce qui a eu lieu par la suite. J'ai toujours trouvé que leur meilleure performance était leur premier concert au Nashville. Il y avait une atmosphère de petit club, tout le monde se connaissait. Je me rappelle de John qui se baladait d'un pas nonchalant et lançait : "Oh salut Debbi, salut Alan, salut !" Ça peut paraître un peu condescendant, mais c'était gentil. C'est à ce concert que j'ai emmené Caroline Cook avec moi, et elle a commencé à faire une sacrée pub au groupe. À partir de ce moment-là, tout est devenu assez flou, à part Screen on the Green, parce que j'avais pris des acides. Et le El Paradise, où ils m'ont proposé de faire le DJ, et où ils n'ont eu de cesse de me vanter tout au long, parce que j'avais pas eu le temps de trouver des disques. Au bout du compte, je n'ai passé que "White Punks on Dope" et "Thoroughly Modern Millie". Et pas mal de chansons d'Annette.

Comment était le concert au Screen on the Green ? Merveilleux. Plein à craquer. Je suis arrivé très tard parce que j'avais passé une soirée arrosée la nuit précédente, toujours sous acide. Caroline était dans le coin, avec ce type, Jonh Ingham. J'étais assis là avec des épingles à nourrice sur ma cravate, ça faisait très créateur, même si ça n'avait pas encore été inventé. Et Siouxsie était devant avec cette fameuse tenue poitrine à l'air qu'elle portait. Severin et toute la bande étaient là. Les Buzzcocks étaient bons à l'époque, et on s'est bien amusés.

Selon moi, tout s'est arrêté à cette soirée sur le bateau. Ce jour-là je me suis dit : trop c'est trop. J'étais sur le bateau et Vivienne s'était accrochée à la balustrade pour pisser dans l'eau à travers son pantalon. J'ai dit : "Pourquoi tu ne l'enlèves pas ?" "Oh nan, j'ai la flemme." C'était un pantalon en mousseline blanche, et tout le reste de la journée, elle avait le pantalon taché de pisser. Nous avons été encerclés par la police, et à peine avons-nous accosté que c'était l'hystérie, tout le monde a été évacué et frappé, on s'enfuyait en courant dans tous les sens, et on se faisait embarquer dans les fourgonnettes. J'ai observé ça avec un peu de recul et je me suis dit : ça suffit, il ne m'en faut pas davantage.

Pourquoi ? Ça avait dépassé les bornes. Ce n'était pas tant parce qu'il y avait un arrivage de nouvelles têtes. D'ailleurs, à ce propos, je me souviens avoir été entouré deux mois plus tard de punks dans le métro, ils m'insultaient, et je me suis levé et j'ai dit : "Écoutez, c'est grâce à des gens comme moi que vous vous habillez comme ça." Ça leur a fermé leur clapet, ça les a mouchés. Mais j'ai arrêté. Ça devenait barbant. Ça n'avait été amusant qu'un temps.



Vendeuse à la boutique SEX pendant une brève période en 1974, elle a ensuite fait partie intégrante du petit cercle des musiciens qui allaient former tous les principaux groupes punk. Née et élevée à Akron dans l'Ohio, Chrissie a déménagé au Royaume-Uni en 1973, avant de traverser une odyssée complexe qui a abouti à la formation des Pretenders en 1978. Interviewée chez elle à Maida Vale, à Londres. Une fois qu'elle est lancée, elle ne s'arrête plus.

PAGE PRÉCÉDENTE :
CHRISSIE HYNDE

J'ai rencontré Malcolm en 1973 il me semble, ou peut-être 1974, je faisais les boutiques avec Nick Kent. Nous sommes entrés dans sa boutique, ça ne s'appelait pas encore SEX à l'époque, ni Seditonaries. Ils vendaient tous ces trucs de teddy boy et, étant américaine, je n'avais jamais rien vu de pareil... ça s'appelait Beneath... quelque chose à propos des pavés... Quand j'y travaillais, ça s'appelait Fashion Must Wear Clothes, but The Truth Loves to Go Naked¹ – vous imaginez ? –, c'était écrit à la bombe sur la devanture. Quand on entrait, c'était agencé comme une salle de gym, avec des tapis en mousse sur les murs et des espaliers. Il y avait des tas de slogans féministes écrits sur les murs. C'était comme ça quand j'y travaillais, pas quand j'ai rencontré Malcolm pour la première fois. Il y avait des extraits du *SCUM Manifesto*. Ce qu'il y avait de génial avec ces fringues, c'est qu'elles étaient aux antipodes de la mode, et c'est ça qui me plaisait, toute cette attention aux détails tranchait avec les boutiques de fringues de mauvaise qualité du genre Virgo, qui poussaient comme des champignons. J'étais obsédée par les détails. J'avais vu quelqu'un porter une chemise avec une fausse poche, il n'y avait que le rabat, je me demandais ce que ça venait faire là. La mode était devenue une histoire de petites fioritures. Je venais de l'Ohio, où il n'y avait encore que des trucs à la J.C. Penny et, à la boutique, j'ai trouvé un carré de matière T-shirt, cousu là et là pour qu'on puisse passer les bras dedans, et il y avait un extrait du *SCUM Manifesto* imprimé dessus. Je me baladais comme ça, avec une jupe en caoutchouc, des résilles, et toutes sortes de super chaussures. C'était la première fois que j'entrais dans une boutique et que je me disais : "Je pourrais m'habiller exclusivement dans ce magasin et ne jamais aller voir ailleurs." C'était si hype et bien conçu. Vivienne avait créé un imperméable superbe que j'adorais. L'imperméable était en nylon, avec une très grande jupe et une ceinture. Je me faisais engueuler parce que je portais des jeans, c'était une erreur fatale à

1. La Mode Doit Porter des Vêtements, Mais la Vérité Aime Se Balader Toute Nue.

leurs yeux. Ils détestaient la nostalgie. J'ai quitté le NME, j'avais envie de m'en aller parce que j'avais rompu avec Nick Kent et puis je n'avais pas vraiment l'étoffe d'un journaliste, je courais juste après l'argent facile. Je travaillais illégalement et, comme j'avais un avis sur tout et que j'avais une grande gueule, quelqu'un m'a dit : "Tu voudrais pas écrire pour nous ?" Et je suis devenue Chrissie Hynde du NME, je n'aimais pas trop ça. La scène était tellement nulle en 73-74, il n'y avait pas de quoi écrire deux lignes. Tout ce qu'on pouvait dire c'est : "C'est de la merde, au suivant s'il vous plaît" – c'est à ça que ressemblaient mes critiques de singles. Lorsqu'ils m'ont demandé d'écrire un papier sur le parcours des Velvet Underground, ça a été un vrai tournant, je me suis dit : pourquoi toujours regarder en arrière ? Travailler à la boutique me paraissait beaucoup plus dans le vent que de rester tournée vers le passé et j'ai quitté le NME. Ils n'en revenaient pas. Je n'ai pas tenu très longtemps, mais c'était une sacrée expérience. Steve Jones avait l'habitude de venir, c'était un jeune homme qu'ils avaient pris sous leur aile et qui avait de gros problèmes avec les forces de l'ordre, une mauvaise vie de famille. Bref. Il venait le matin, il balayait pour moi, il me tenait compagnie et, à l'heure de la fermeture, il accrochait les grilles au mur, balayait, il disait au revoir et partait de son côté. Il devait avoir dix-sept ans. Un jour, Nick Kent est entré dans la boutique. Malcolm était là, on était en train de fermer. Je ne sais pas si Nick pensait que je l'avais trompé ou quoi, il traînait chez Granny Takes a Trip¹, en haut de la rue – ce n'était pas nos ennemis jurés, mais on ne voulait rien avoir à faire avec eux, un peu à l'ancienne. Nick a enlevé sa ceinture, décorée de grosses médailles, vraiment bon marché et moche, et il a commencé à me fouetter avec, j'ai couru me réfugier dans les cabines d'essayage, et Malcolm s'est planqué derrière le comptoir. J'ai encore la cicatrice. Il est parti et Malcolm a fait la fermeture et, le lendemain, ils m'ont dit : "Ta présence ici est trop perturbante, il va falloir que tu t'en ailles, on n'a plus besoin de toi." Ce n'était pas la première fois que je me faisais virer, j'avais donc l'habitude, mais ce que j'ai trouvé drôle, c'est l'idée que ma présence était "perturbante", alors qu'il se faisait passer pour un anarchiste qui aime le chaos.

Comment étaient-ils alors, ces deux-là ? Ils vivaient dans un appartement à Clapham, sur Nightingale Lane. C'était un appartement dont le loyer était subventionné par la municipalité, et Vivienne avait Ben et

1. Boutique de fringues.

1. Un pub.

Joseph à charge, le plus jeune des deux garçons était le fils de Malcolm. J'étais très proche de Viv, on était vraiment très copines. Je parlais sans cesse de former un groupe, elle aurait pu jouer du clavier. Nous allions au Roebuck¹ après le boulot. Je me souviens être rentrée à pied de la boutique jusqu'à Clapham avec Malcolm, ça faisait une bonne trotte, trois kilomètres, à parler de ce dont le rock'n'roll avait besoin. Je ne sais plus exactement quel était mon angle d'attaque. Je pensais que ça allait devenir une histoire féminine. Il y avait eu Elvis, il y avait eu les Beatles... J'ai plaqué mon copain, parce que j'avais rencontré un mec qui m'impressionnait vraiment à la boutique, une sorte de vagabond hippy anglais, un genre de criminel en toc, très bon voleur, il m'a beaucoup aidé. Il m'a téléphoné de France à l'improviste. Il m'a dit qu'il montait un groupe et m'a proposé de chanter. Bien sûr, c'est ce que j'avais toujours voulu faire, j'en rêvais secrètement, mais je n'avais jamais osé en parler à qui que ce soit. À ce moment-là, je voulais quitter le pays, parce que je m'étais fait virer de la boutique, j'y suis donc allée. Je crois que je suis passée dans trois maisons de disques ce jour-là – vous savez, Chrissie Hynde du *NME*, je crois que j'ai récolté une quarantaine d'albums, tout ce sur quoi je pouvais mettre la main, je les ai vendus chez Cheapo-Cheapo, je me suis acheté un billet d'avion pour la France et j'y suis restée les six mois suivants.

Comment était la scène là-bas ? Il y avait un attachement français pour le punk, non ? Je crois que Viv est venue me rendre visite à un moment donné. J'habitais chez une dame qui s'occupait d'un travesti qui était une star dans un cabaret de renom. Elle m'a dit qu'elle pouvait m'héberger. Elle et moi étions censées chanter dans le groupe et il y avait une scène là-bas. Ils étaient très au fait de ce que je pourrais appeler le son original du punk des années 60. Je suis allée à l'Open Market, chez Marc Zermati et ils avaient des disques de ? & the Mysterians. J'étais impressionnée, parce que c'était exactement ce que je recherchais quand je suis arrivée en Angleterre, et je ne l'avais pas trouvé. Tous les mecs portaient des bottes de cow-boy et des blousons de moto, très américain sans être vraiment américain. J'ai toujours gardé à l'esprit le fait que "connaisseur" est un mot français, et ils étaient de fins connaisseurs, ils en savaient plus que tous les Américains et les Anglais.

Avez-vous vraiment formé un groupe là-bas ? J'ai essayé de former quelques groupes, mais c'était frustrant. Tout le monde jouait

Johnny B. Goode, passait de super morceaux des Rolling Stones, mais ils ne savaient pas qui étaient Mitch Ryder & the Detroit Wheels... C'est à ce moment-là que je suis rentrée à Cleveland.

Et que vous avez joué avec un groupe de soul ? Oui, Jack Rabbit.

Est-ce que je peux vous demander pourquoi vous avez décidé de partir pour l'Angleterre ? J'avais envie de quitter l'Amérique, j'ai acheté un billet et j'y suis allée. Je ne me sentais pas à l'aise dans le mode de vie américain. Je n'avais pas envie d'acheter une voiture pour pouvoir me rendre au travail pour payer ma voiture. Je ne voulais pas tomber dans ce piège. Je voulais voir du pays. Je me suis dit : je suis blanche, je peux avoir un passeport, laissez-moi partir. Je suis allée à Londres parce qu'au moins je parlais la langue... enfin, je pensais que je parlais la langue ! J'ai appris une langue complètement différente quand je suis arrivée, à tous les niveaux.

Y avait-il à cette époque des débuts d'autres personnes qui allaient s'impliquer dans le punk et qui seraient venues à la boutique, ou est-ce que Steve était le seul ? Je ne me souviens de personne d'autre, en fait. Steve était un taulard qu'ils avaient pris sous leur aile et on est devenus amis. Bref, j'ai fini par être frustrée en France parce que personne ne comprenait. Je me suis rendu compte en commençant à former le groupe que je voulais jouer des chansons qui font partie de mes racines culturelles : "Louie-Louie", "Hang on Sloop". Personne ne comprenait vraiment ça, j'ai donc fait ce qui représentait pour moi un gros sacrifice, j'ai quitté un endroit où j'étais vraiment heureuse, la France où je travaillais, pour retourner à Cleveland pendant six mois, ensuite j'ai pris la route jusqu'à Tucson en Arizona, avec des gens qui y allaient. Après environ une semaine passée à Tucson, totalement frustrée, avec la chaleur et tout, quelqu'un que j'avais rencontré en France m'a appelée : "On forme un groupe, on veut que tu sois la chanteuse, je vais t'envoyer un billet d'avion." J'y suis donc retournée, c'était la deuxième fois que je m'installais en France, et c'est là que j'ai fait un tour à Londres et que j'ai rencontré Bernie Rhodes, qui faisait des T-shirts pour Malcolm.



CHRISSIE HYNDE
& NICK KENT, 1974

Pendant que j'étais à Cleveland, Malcolm m'avait appelée pour me dire qu'il formait un groupe qui s'appelait les Love Boys et il voulait que je sois à la tête du groupe en me faisant passer pour un garçon. Sans chanter ni jouer de guitare, juste faire la figure de proue, en mec. Je crois qu'il devait y avoir Richard Hell et Sylvain Sylvain. À ce moment-là, j'apprenais à chanter, je m'enfermais dans le placard pour chanter des chansons de Candi Staton et tout ça, j'ai donc dit non. Malcolm a la réputation d'être très radin, mais il m'a proposé de m'envoyer un billet pour revenir en Angleterre, mais j'ai décliné l'invitation. J'ai fini par retourner en France et, de là, à Londres, et j'ai rencontré Mick Jones et le groupe qu'il avait à l'époque [London ss]. Je ne sais pas ce qui m'a pris, juste une intuition. J'ai abandonné tout ce que je faisais en France à ce moment-là, et je me suis de nouveau installée à Londres, dans un squat. Quand je suis revenue, Malcolm avait finalement formé ce groupe qui s'appelait les Sex Pistols, et j'ai assisté à quelques concerts. Bien sûr, Steve faisait partie du groupe. La première fois que je les ai vus sur scène, ce devait être à la soirée d'Andrew Logan, ou peut-être à un concert dans une université, je ne me rappelle plus. Il devait y avoir cinq personnes à tout casser dans le public mais, pour moi, c'était extraordinaire, ça m'a vraiment prise aux tripes. J'étais donc de retour à Londres en 1976, et j'ai essayé de former un groupe avec plusieurs formations différentes. J'avais l'impression d'être au bon endroit, vous voyez. C'est ça, c'est ici, maintenant. Je devais être bien imbibée, et j'avais voyagé dans tous les sens, mais, en les voyant, j'ai eu la sensation que c'était à Londres que ça se passait, que quelque chose allait éclore, j'ai donc gravité à nouveau vers Londres.

Malcolm n'a-t-il pas essayé de vous aider à ce moment-là ? Tandis que les Sex Pistols décollaient, Malcolm allait me manager dans un groupe. On s'est donné rendez-vous un soir sur Lisle Street, dans un resto chinois, et on en a parlé pendant un long moment. Il a dit qu'il avait rencontré un super batteur, et qu'il avait aussi d'autres personnes en tête. On a rencontré ce type qui se faisait appeler David Zero, dont le vrai nom était Dave Letts et qui, plus tard, est devenu Dave Vanian. J'ai trouvé qu'il ressemblait à un pseudo Alice Cooper. Plus tard, nous sommes allés dans un magasin qui s'appelait Nostalgia ou quelque chose comme ça, une petite boutique de fringues vers Covent Garden, pour voir un blond qui s'appelait David. Dans l'idée de Malcolm, il fallait un chanteur blond, il était très efféminé mais

pas gay, il ne voulait pas faire partie d'un groupe et n'avait même pas envie de chanter, mais Malcolm l'a entraîné là-dedans. C'était typique de Malcolm, il se foutait de la musique. Lui-même n'était pas très mélomane à proprement parler. Ce qui lui plaisait, c'étaient les personnalités. Ce David Zero avait vraiment envie de faire partie de l'aventure, on avait donc un noir et un blanc, c'étaient eux les chanteurs. Moi, j'étais juste censée jouer de la guitare, sans chanter. Il a dit qu'il avait rencontré un mec à une fête qui allait être le batteur, qui n'était autre que Chris Miller, futur Rat Scabies. Et c'est en quelque sorte arrivé à maturité. J'étais censée épouser Sid Vicious, pour pouvoir rester en Angleterre. À la base, c'était John que je devais épouser. Il était d'accord, et puis ils sont passés dans le Bill Grundy Show et ils sont devenus super célèbres, et moi j'étais prête à tout pour rester en Angleterre et former mon groupe. Je ne pouvais pas vraiment m'adresser à John, vu qu'il était devenu célèbre du jour au lendemain. J'en ai touché un mot à Sid, du genre : "Alors notre marché, ça tient toujours ?" ; il a répondu : "Oh, je le ferais, mais faut me payer." J'ai répondu : "Ok, je te donnerai 2 livres." Il a dit : "Ok, marché conclu." Patti Palladin m'a accompagnée en voiture pour passer prendre Sid au HLM de sa mère, parce qu'il avait besoin de son certificat de naissance, et qu'il était mineur. Il était avec une fille qui s'appelait The Wig¹. Ils se faisaient des séances de baise pendant que j'essayais de dormir. On dormait tous les trois sur un matelas par terre dans mon appart' de Clapham, et j'arrêtais pas de dire : "Allez les gars, ça suffit." J'arrêtais pas de me prendre des coups de coude – tout le monde était si maigre ! Sid vivait à l'arrach', si vous voyez ce que je veux dire. Lui mettre la main dessus et récupérer son certificat de naissance, c'était comme essayer d'attraper une savonnette. Patti a dû le ramener chez moi en voiture et finalement le clouer sur mon lit alors qu'il commençait à faire toutes sortes de plans. Après il fallait aller à la mairie, et c'était fermé. Je me rappelle être là, debout, comme dans un film de cow-boy, on y était, et c'était fermé pour les vacances. Il y a toute une histoire comme quoi les Damned se seraient formés parce que le groupe dans lequel j'allais jouer s'appelait les Master of the Backside. Le



THE PRETENDERS

1. Littéralement "la perruque".

nom était de Malcolm. C'était intéressant de voir ces deux types juifs, Malcolm et Bernard, qui étaient en concurrence alors qu'ils auraient pu travailler en équipe. Quand je suis enfin rentrée à Londres, j'étais censée faire un truc avec Mick Jones, mais il m'a appelée un jour et il a dit : "Écoute, y a ce mec Bernie qui a vraiment envie de nous manager, je voudrais que tu discutes avec Bernie." "Je n'ai pas envie de discuter avec Bernie, j'ai envie de discuter avec toi, je suis dans un groupe avec toi" et il me fait : "Bon d'accord. Bon... il pense que tu ne devrais pas chanter, tu joueras de la guitare et tu resteras en retrait, et ça va s'appeler School Girls' Underwear." Comme si j'allais faire partie d'un groupe baptisé School Girls' Underwear. Tout ce que Bernie faisait semblait une pâle imitation de ce que Malcolm faisait avec les Sex Pistols. J'ai dit : écoute, c'est fini. Mick m'a présentée à ce gamin, très artistique, qu'il trouvait super beau. C'était Paul Simonon et c'était un joli garçon, mais les jolis garçons n'ont jamais été ma tasse de thé. Il avait des prototypes de pochettes d'albums qu'il avait créées pour Alex Harvey. Il était très bon, mais j'avais l'impression que tout le monde aimait Mott the Hoople, moi j'avais deux ans de plus, et j'aimais Bobby Womack, ce n'était pas ma scène, je me sentais à l'écart. Mais j'avais aidé pas mal de ces gens à trouver leur voie, je me sentais utilisée. Je me rappelle avoir coupé les cheveux de Mick, il y a tellement de choses. Prendre le bus ensemble, sa grand-mère qui nous faisait des toasts avec des haricots, convaincre Mick de devenir végétarien. La formation des Damned. Traîner avec ces types qui allaient devenir les Johnny Moped Band... C'était très londonien. À ce moment-là, le mouvement punk originel n'avait rien à voir avec la drogue. Je me rappelle de Sid qui disait : "Qu'est-ce qu'on pourrait faire ce soir ?" On était devant une cabine téléphonique à Tottenham Court Road. "On peut toujours rentrer chez nos mamans et fumer des drogues de hippy." On est donc allés chez sa mère à Kilburn, elle était avec un type de vingt-six ans qui s'appelait Charlie. Sid a jeté un œil à travers la boîte aux lettres. C'était au douzième étage, ou quelque chose comme ça, et il pouvait la voir comme ça avec Charlie, et on a dû redescendre tous les escaliers et il a appelé sa mère pour lui demander : "Maman, on peut monter ?", et on est remontés, ils étaient assis sur le canapé, tous les deux en caftans, et on a pu fumer des "drogues de hippy". Sa mère se baladait à moto. Ça me faisait bizarre parce que j'avais un peu le cul entre deux chaises, je faisais le pont entre les deux. Ce qui était marrant, c'était comment ça affec-

tait les gens qui voyaient ça du dehors. Quand j'ai finalement intégré un groupe, c'était avec des non-Londoniens. Je ne pouvais pas vraiment, à ce stade, faire mon trou sur la scène londonienne, j'étais un peu trop terre à terre. La plupart de ces gens n'avaient jamais mis les pieds hors de leur HLM. Je n'avais pas ma place, j'ai rencontré des gens de Hereford, un gamin de cinq ans mon cadet et qui aimait Eric Clapton... Les gens de la scène punk se foutaient complètement d'Eric Clapton, mais j'ai rencontré des musiciens, qui n'étaient pas vraiment dans le punk, mais on a tissé des liens d'une manière ou d'une autre. C'est comme ça que les Pretenders se sont formés.

II. NEW YORK

BIEN qu'il soit maintenant facile de déceler beaucoup d'autres influences, en particulier de la culture mod des années 60, New York reste la principale inspiration de la culture punk britannique. Véritable poussée d'anarchie adolescente, les New York Dolls ont conquis un public restreint mais dévoué, après avoir choqué le présentateur Bob Harris lors de leur passage dans l'émission de télé britannique The Old Grey Whistle Test.

Le lien entre les Dolls et les Sex Pistols était explicite. McLaren était fasciné par eux et a essayé de reproduire l'atmosphère de chaos qu'ils ont fait régner au Royaume-Uni. Il a également puisé son inspiration dans la scène qui évoluait autour du CBGB's au Bowery de New York, où le Patti Smith Group, Television, les Ramones, les Heartbreakers, Blondie et les Talking Heads ont joué à partir de 1974.

Bien que très disparates, tous ces groupes avaient en commun une esthétique dépouillée, en noir et blanc, avec des fioritures écadentes, symbolistes et pop. Ce nouveau style doit son nom - punk - au magazine éponyme, dirigé par John Holmstrom et Legs McNeil. Les liens entre Londres et New York, bien que grevés de querelles et de malentendus, étaient très étroits et se sont prolongés sans discontinuer des débuts des Sex Pistols jusqu'à la fin.

CI-CONTRE : LE CBGB'S EN 1977





Fondateur des New York Dolls, compositeur et guitariste, interviewé en 1988. Rock star en bout de course quand je l'ai rencontré chez lui – dans un immeuble sans ascenseur à Manhattan sur la Sixième Avenue vers la Trentième Rue. Sylvain était très bienveillant et disposé à évoquer le groupe qui a fait de lui, aujourd'hui, pas beaucoup plus qu'une légende à moitié effacée. Un vrai gentleman.

PAGE PRÉCÉDENTE :
SYLVAIN SYLVAIN

Je suis né en Égypte, de parents juifs, et j'ai déménagé aux États-Unis en 1961, j'avais alors huit ans. On n'était pas autorisés à immigrer à New York, on pouvait emménager à Buffalo (NY), Detroit ou d'autres endroits de ce genre. Mon père a opté pour Buffalo pour une raison ou pour une autre. La vie était difficile, parce que les hivers là-bas étaient très rudes. Venir du désert et atterrir dans les régions enneigées, c'est violent. C'était incroyable, très brutal, des travailleurs immigrants – les Italiens, les Irlandais et les Noirs, on était en pleine ségrégation. Il y avait une école réservée aux Noirs et une école réservée aux Blancs, celle des Blancs était toute neuve avec des piscines blanches, et celle des Noirs était en fait l'ancienne école des Blancs. J'ai été scolarisé dans une école réservée aux Blancs. C'était très étrange, il y a un système de classes très pesant là-bas. On était au début des années 60 en Amérique, et j'adorais les disques de twist qui venaient de New York – le "Peppermint Twist" et tout ça. Mon grand frère avait tous ces disques, tous les groupes de filles. Il y en avait des cool. On a emménagé à Brooklyn, on écoutait les Four Seasons et d'autres groupes de filles, et c'est à ce moment-là que je suis tombé amoureux des Ronettes et des Shangri-Las.

Les Dolls se sont formés dès la sortie du lycée ? Mes parents ont quitté Brooklyn pour le quartier de la Jamaïque, dans le Queens, qui était mieux fréquenté. C'est là-bas que j'ai rencontré Billy Murcia. Quand on est immigré, il faut être plus cool que tous les Américains, il faut savoir s'imposer d'emblée. J'avais beaucoup de petites copines à l'école, et je suppose que je lui faisais de l'ombre. Son frère est venu me voir et m'a dit : "Mon frère t'attendra à trois heures. Pour se battre." Ils sont arrivés, et je connaissais déjà Billy, j'ai dit : "C'est lui ton frère ?" On est devenus très proches après ça, on a monté une affaire de vêtements ensemble, on faisait des pull-overs, qu'on vendait à Betsy Johnson. Billy et moi étions pendant ce temps dans des groupes. Les Young Rascals, Jimi Hendrix et les Vagrants avaient une

grande influence sur nous. Roger Mansour, leur batteur, était exactement dans la même situation que moi, venu d'Égypte, de parents juifs. Nous allions au lycée New York Town, on s'est liés avec d'autres gens cool. On traînait en bandes. Johnny Thunders venait dans le sous-sol de chez Billy, où on avait tout le matériel, et on a formé un groupe, Billy, Johnny et moi, ça a duré un petit bout de temps. On progressait ensemble. Johnny ne fumait même pas de joints à l'époque ; il prenait des calmants, mais il ne touchait pas aux joints. Johnny était très droit, il sortait avec Janice, et personne n'avait plus fière allure qu'eux. On peut le voir au concert des Rolling Stones au Madison Square Garden, celui où ils ont tourné le film *Gimme Shelter*. On voit Johnny au troisième rang. C'était un vrai fan des Rolling Stones. On l'était tous. Les Beatles, le vieux rock'n'roll américain et les groupes de filles. C'étaient nos grandes influences. À l'époque, les rebelles, c'étaient les Rolling Stones et les Doors. C'était ça le vrai rock'n'roll, qui doit être rebelle d'une manière ou d'une autre. Le rock'n'roll, c'est ce qui te rend tellement déchaîné que tu ne peux pas te retenir.

Comment avez-vous rencontré David ? Il a emménagé à Manhattan, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, c'était facile de trouver un appart'. On pouvait louer un loft à SoHo pour deux ou trois cents dollars par mois. On pouvait faire du vélo dedans tellement ils étaient grands, on pouvait y vivre, bosser avec le groupe, un autre vendait de l'herbe, un autre faisait de l'art et un autre encore fabriquait des pull-overs pour se faire de l'argent, c'est comme ça qu'on se débrouillait. David était un théâtréux de New York, du Ridiculous Theatre. Il faisait partie d'une troupe mais il avait un groupe sur Staten Island. C'était surtout et avant tout un activiste. Il faisait des trucs du genre grimper sur un poteau à St



THE NEW YORK DOLLS, 1973



SYLVAIN SYLVAIN
& DAVID JOHANSEN

1. Film américain de Mark Robson sorti en 1967, adaptation d'un roman éponyme de Jacqueline Susann, publié en 1966.

Mark's et essayer de convaincre tout le monde d'aller dans une circonscription sur la Cinquième Rue pour sortir un type de prison qui venait de se faire arrêter pour avoir fumé de l'herbe. David était ce genre de mec, il avait la foi. Il prenait position et essayait de changer les choses. C'est moi qui ait trouvé le nom, les Dolls. Je ne savais pas que ça voulait dire les pilules, je ne connaissais pas *The Valley of the Dolls*¹, je trouvais juste que ça sonnait bien. Et puis on était exubérants, on se maquillait. Quand on est un

tant soit peu influencé par la fin des années 60, il faut avoir du sex-appeal. Avant même de commencer, Billy et moi avions l'habitude de nous maquiller pour aller au supermarché. On se pomponnait pour aller faire des courses, c'était marrant. Johnny ne plaisantait pas avec ses vêtements, il fallait toujours qu'ils soient repassés. C'était un vrai Mod. Moi, j'étais plus funky et, quand les jeans en élasthanne ont fait leur apparition, j'ai été un des premiers à les fabriquer, avec les franges et tout le tralala. Pour moi, c'était un peu comme le lamé or des années 50. J'ai piqué cette idée. J'en avais assez de porter des pattes d'eph', c'était en réaction à tout ça.

Y a-t-il eu des recoupements avec la scène de Warhol ? On a joué à Max Kansas City, et les stars de Warhol traînaient dans les coulisses. Il y avait ce genre de trucs dans des petits théâtres et puis on jouait aussi dans des lofts, au Angels of Light entre autres. Art, rock, théâtre, drag queens, très extravagant. Mais pas violent. Il y avait des orgies et tout ça, c'était dans l'air du temps. Le sexe était gratuit. Tout le monde en profitait. Le sexe est une drogue aussi, la meilleure. On essayait avec autant de partenaires possibles, sans pour autant être gay.

Mais ça ne vous gênait pas de passer pour gay ? On s'en servait... David a peut-être essayé, moi j'ai bien évidemment essayé, mais je ne suis pas

gay. Ça ne me posait pas de problème. Si je voyais un joli garçon, où était le problème ? La signification des choses importe, c'est pour ça que les Dolls n'ont jamais marché aux États-Unis. On peut être beaucoup de choses. On a peut-être aujourd'hui le droit d'être gay, mais pas d'être communiste. On a certainement essayé ça aussi, mais l'art prend toutes sortes de formes. Je ne peux pas arrêter de faire tout ce que le gouvernement m'interdit de faire.

Comment avez-vous décollé ? En Angleterre, un certain Roy Hollingsworth nous a consacré cinq pages dans *Melody Maker*, et on est devenus du jour au lendemain des stars là-bas. Ici, on avait joué au Mercer Art Center, il n'y avait même pas 150 personnes dans la salle, et on est rentrés chez nous avec moins de vingt dollars en poche. Et soudain, on se faisait prendre en photo par Lee Black Childers. On est partis en Angleterre pour jouer avec Rod Stewart, on a fait sa première partie à Wembley. On est passés dans l'émission de Kevin Ayers, on est allés à Leeds et dans tous les endroits du genre. Et Billy Murcia est mort d'une overdose de Mandrax, et d'alcoolisme ; il fréquentait des gens qui ne pouvaient pas l'aider quand il était dans le pétrin. Ça a été un choc pour moi.

Avez-vous fait un tour dans la boutique de Malcolm pendant ce séjour ? Malcolm n'était pas dans les parages à ce moment-là. Il y avait une boutique qui s'appelait le Paradise Garage à l'emplacement où se trouve aujourd'hui celle de Malcolm. Il tenait une sorte d'affaire de vente de fringues rock'n'roll en gros, qui s'appelait Let It Rock. Je l'ai rencontré à l'hôtel McAlpin [à New York], parce que moi aussi je faisais des vêtements, je recevais donc toutes sortes d'invitations pour assister à des présentations dans les boutiques, ce genre de conneries. À l'époque, si t'étais bizarre, t'étais invité aux défilés de créateurs. C'était à l'été 72 ou 73. Malcolm avait une espèce de petit local où il vendait ses fringues avec Vivienne. J'ai toujours une de leurs cravates, une de ces cravates des années 40 avec des paysages de montagne dessus. Une scène de patin, en satin. Ils faisaient des costumes de teddy boy. Johnny a acheté une de leurs vestes, bleue avec un col en velours noir. On adorait se mettre sur notre trente et un. Ici aux États-Unis, tout le monde se fiche pas mal des fringues. Mais en Europe, on peut tomber sur quelqu'un qui dit : "Putain mais comment est-ce que tu peux porter un pantalon pareil." Ça te pousse à être cool. Mais c'est comme ça que j'ai rencontré

Malcolm. À l'époque, que je sache, il n'avait pas de boutique. Plus tard, le Paradise Garage a fermé et il a ouvert Let It Rock, qui est devenu SEX. On y allait bien sûr, c'était ce qui se faisait de mieux à Londres à l'époque. D'autre part, il a eu de la chance. Là-bas, tu peux créer quelque chose et faire en sorte que ça marche. C'est une plus petite scène, il y a encore des artisans qui peuvent fabriquer les choses. Malcolm et Vivienne pensaient que les Dolls incarnaient exactement ce que le rock'n'roll devait être à ce moment-là. Et nous pensions la même chose d'eux, ils avaient un truc du tonnerre. Quand on est retournés en Angleterre pour notre première grosse tournée en 1973, ils nous suivaient partout. Ils connaissaient tous ces gens de la confection à Paris, comme Jean-Charles de Castelbajac, et on traînait tous ensemble. On fréquentait les meilleurs endroits, on rencontrait les gens les plus géniaux, on s'éclatait.

Alors pourquoi est-ce que le premier album ne s'est pas vendu ? C'était votre plus gros album. La pochette leur a troué le cul. La pochette n'était pas mon idée. Le photographe était un photographe de mode, un pote à moi. Il est toujours assez coté à New York. Je me suis inquiété de la réputation que les Dolls avaient acquise, mais il faut faire ce en quoi on croit. Si ça t'emmerde que je mette du vernis à ongle, je suis désolé, c'est le même prix. En quoi est-ce que ça fait du mal à qui que ce soit ? Mais on a voulu nous le faire payer, c'est ça qui a tué les Dolls. On a sorti des disques, et personne ne les a achetés. Y avait que les kids qui nous soutenaient. Qu'est ce qu'on avait d'autre ? L'industrie est pourrie, tous les jours il y a un nouvel arrivant, quelqu'un se fait virer et le nouveau prend sa place, ce n'est qu'une question de pouvoir. Ils aiment la musique, tout au fond d'eux, mais c'est la convention qui fait loi.

Qu'avez-vous fait quand vous êtes partis en tournée dans le Sud profond, dans des endroits comme ça ? On gardait les mêmes vêtements, tout du long. On arrivait dans une ville et chaque ville avait son émission de télé pour ado. C'était du genre : "Johnny Thunders sort avec telle fille ce soir ! Ding !" On ne fait plus ce genre d'émission aujourd'hui. On était encore populaires, mais on n'a jamais été acceptés, jamais au point où les gens achètent les albums et te permettent de tenir jusqu'au prochain concert. On a toujours été perçus comme les rebelles, les drag queens, et tout ce qui va avec.



THE NEW YORK DOLLS,
NEW YORK DOLLS, 1973

Le groupe dont les États-Unis ne savaient pas quoi faire. C'est ça qui a d'autant plus séduit Malcolm.

Leiber et Krebs étaient vos managers ? Oui, L&K étaient comme une banque. Ils ont managé Kiss par la suite. Un groupe comme Kiss a tout piqué aux Dolls, Kiss n'aurait jamais existé sans les Dolls, et ils sont devenus hyper connus, et pourtant ils sont sans importance. Ils n'ont pas fait l'Histoire. Je n'arrive pas à payer mon loyer, mais je suis entré dans l'Histoire. Le seul véritable manager des Dolls était Marty Thau. Quand on a rencontré Marty pour la première fois, il avait une grande et belle maison à Westchester, une Rolls Royce dans son garage, des disques d'or aux murs, il travaillait avec Buddah Records, il avait eu de nombreux tubes, Mélanie et lui sont



THE NEW YORK DOLLS

venus nous voir en disant : “Soit ce groupe est à chier, soit c’est le meilleur groupe du monde.” C’était ça le truc. Nous étions les plus merdiques, mais nous étions aussi les meilleurs. Leiber et Krebs se sont pointés en disant : “Les Dolls claquent trop de fric en champagne, alors qu’on n’a même pas assez de thune pour la publicité, on va devoir réduire les dépenses de moitié.” À ce moment-là, il a hypothéqué sa maison, juste pour qu’on puisse continuer, il y croyait à ce point-là. On avait besoin de beaucoup de soutien, on jouait partout, au Michigan Palace à Detroit, au Hollywood Bowl, 17 500 places. C’est énorme pour un groupe qui n’a jamais été reconnu. Nous avons eu des hauts et des bas, on jouait dans des clubs pourris tous les soirs de la semaine pour pouvoir rester à flots. La tournée de 74 a été notre apogée. Après ça, on a replongé. Et ça

s’est délité. Marty Thau a perdu sa maison, sa voiture, tout, il s’est retrouvé à la rue, littéralement fauché. Johnny était vraiment malade à ce moment-là, il était tombé dans la drogue, et Jerry a attrapé l’hépatite, à cause de son grand alcoolisme. Tout se cassait la figure. Je me rappelle d’un rendez-vous avec Marty, il y avait David, moi et Malcolm, parce que Malcolm était à New York, pour vendre des fringues et s’éloigner de Vivienne. C’était fin 1974-début 75, la boutique s’appela déjà SEX, et non plus Let It Rock. Tout à coup, Malcolm était là, à New York. Il habitait à deux pas sur la Vingtième Rue. Il avait un pote qui tenait un magasin de vêtements anciens. Il créait les vêtements SEX. Marty faisait toujours passer ses sentiments avant le business, il a été accablé par ce qui est arrivé, il était bouleversé, et il est tombé en dépression dans son coin. Mais Malcolm et moi étions des amis proches ; celui que nous avons réussi à sauver, c’est Arthur [Kane]. Nous l’avons emmené dans un centre de désintoxication dans les quartiers chics. Le problème de David, c’est qu’il ne faisait rien. Tout le monde était de plus en plus défoncé. Malcolm a dit qu’il pouvait dégouter un loft sur la Vingt-troisième rue, par l’ami qui lui avait filé son appartement. Le loft avait appartenu à un groupe noir qui s’appelait Mandrill et qui se séparait, il y avait des murs insonorisés et tout ça. On a été voir, et il a dit : “Je vendrai des fringues, on rassemblera l’argent et on le prendra.” “Parfait, allons-y.” C’était ça le plan. J’ai dit au groupe : “Écoutez, ce type est le seul qui essaye de nous aider, il a toujours cru en nous. Qu’est-ce que ça peut faire qu’il n’ait aucune expérience, qu’il ne sache rien de l’industrie du disque, il aime ce qu’on fait. Qu’est-ce qu’on peut demander de plus ?” J’ai toujours dit : “Ce mec a beaucoup de pouvoir. Il a la foi. Il est plein de fraîcheur, et c’est très séduisant d’être si excité par le rock’n’roll.” Jerry a répondu : “Ce type est une petite lavette britannique.” Quand tu t’injectes de la drogue, ça te rend très macho. Se planter une aiguille dans le bras symbolise le fait de coucher avec un autre homme, si vous voyez ce que je veux dire. Beaucoup de junkies ont ce complexe. Johnny déteste les gays, il a tellement peur que ça lui plaise. Ils le lui rendaient bien, même s’ils aimaient ses fringues et tout ça. Ils adoraient les kids de Londres, ils étaient cool, pas comme les trous-du-cul devant lesquels on devait jouer dans l’Amérique profonde. Malcolm n’a jamais été notre manager officiellement, il s’est autoproclamé notre manager à son retour en Angleterre. C’était notre ami, mais nous n’avons jamais parlé de partager les royalties

ni rien de ce genre. On n'a jamais rien signé. On ne s'est jamais aventurés sur ce terrain-là. On a d'abord mis Arthur Kane en cure de désintox. Puis on a organisé une tournée dans le Sud pour se faire de l'argent. Il n'avait pas d'argent, il n'a pas investi plus de huit cents dollars. C'était début 75. Nous sommes partis en tournée, on a fait des concerts en Floride et, bien sûr, après deux ou trois concerts, Johnny et Jerry en avaient ras-le-bol, ils n'arrivaient pas à se procurer de la drogue, ça n'arrangeait rien, mais la relation entre David et Johnny ne faisait qu'empirer. Ils se foutaient de tout. Bref, les mecs sont rentrés chez eux, c'était fini. Malcolm et moi sommes restés amis, parce que c'était plus qu'une histoire de musique. Les Sex Pistols étaient censés être mon groupe. Il a dit qu'il avait des kids qui traînaient devant sa boutique, qu'ils adoraient jouer avec moi, pas comme ce connard de David Johansen, et je l'ai cru. Mais j'ai été retenu à New York et j'étais fauché, et puis Bob Gruen et sa femme sont venus me voir, et ils ont parlé d'une tournée au Japon, on était censés se faire trente mille dollars, j'avais jamais entendu parler d'une somme pareille. Malcolm m'en a beaucoup voulu. Je lui avais donné ma guitare, dédicacée, pour qu'il puisse passer la douane sans problème, mais je suis parti avec David et il m'a écrit : "Je ne fais pas confiance à David, c'est un connard." C'est vrai, David ne défend que ses propres intérêts. Malcolm est verseau, et moi aussi, et je n'aime pas ce genre de personnalité. J'ai fait des erreurs, mais vous imaginez un peu, si j'avais fait partie des New York Dolls et des Sex Pistols, je serais vraiment fou à l'heure qu'il est.



Manager des Heartbreakers, employé chez MainMan et manager des Stooges. J'ai rencontré Lee à l'époque où il travaillait avec les Heartbreakers, un job qui aurait enterré n'importe quel homme plus faible de caractère. La vie de ce virtuose légendaire de la culture pop pourrait faire un livre superbe, illustré par ses nombreuses et magnifiques photos. Lee a eu affaire à tous les protagonistes du punk, et parle d'eux très librement.

PAGE PRÉCÉDENTE :
LEEE BLACK CHILDERS
AVEC L'ACTRICE ANDREA
FELDMAN, 1971

Je suis né et j'ai grandi dans le Kentucky, près de Fort Knox, où on stockait l'or et les soldats. Très banlieusard. Matches de foot, les allers-retours sur l'autoroute de Dixie, à boire de la bière et gueuler les uns sur les autres. J'ai reçu une éducation de classe moyenne de banlieue. C'étaient les années 50 et le début des années 60. J'écoutais beaucoup de doo-wop, les Supremes et Smokey Robinson, mais à part ça de la vraie guimauve, Frankie Avalon, Fabian, des trucs du genre. J'avais la vie facile, très cool. Dans les années 50, on te faisait passer des tests, et on te disait ce dans quoi tu t'épanouirais le mieux dans ta vie future. On te demandait : "Préférez-vous avoir affaire à A) des gens intelligents, B) des gens honnêtes et travailleurs ou C) des gens extravagants et autodestructeurs ?" Bien sûr, j'ai coché des gens extravagants et autodestructeurs. J'ai choisi la réponse la plus scandaleuse à chaque question, ça a donné que ferait un parfait taxidermiste. Mais je suis devenu agité et fou pendant les années 60. C'était comme dans la scène de Billy Liar – tout ce qu'on a à faire, c'est rester dans le train et le train t'emmènera loin de tout ça, et on ne peut jamais revenir en arrière. Une fois qu'on a quitté la vie de banlieue, on ne peut plus revenir. Je suis parti en passant par San Francisco, et le premier groupe de rock pour lequel j'ai travaillé, c'était Big Brother & the Holding Company, c'est moi qui les ai choisis, pas l'inverse. Je suis allé les voir et j'ai dit : "Vous avez besoin de quelqu'un pour quoi que ce soit ? Je le ferai." Ils étaient géniaux, tout le monde était sympa à l'époque. Il n'y avait que Lou Reed qui n'était pas aimable à cette époque-là – "Apportez-nous de la tisane, s'il vous plaît." Ils étaient tous bizarres. Janis, paix à son âme, était probablement celle qui avait le plus les pieds sur terre. Elle parlait beaucoup des débuts du rock'n'roll. Je travaillais pour eux de temps en temps, je me pointais et ils faisaient : "Salut, entre", et je leur donnais un coup de main, parfois je me contentais de traîner avec eux. On ne se faisait jamais vraiment payer à l'époque. Un peu d'argent par-ci par-là.

Qu'avez-vous fait en arrivant à New York à la fin des années 60 ? J'ai emménagé dans le Village, instinctivement, et je traînais sur Christopher Street. C'était la première fois que je voyais des drag queens. Elles se fabriquaient des perruques composées de huit ou dix perruques ingénieusement cousues les unes aux autres, pas nécessairement toutes de la même couleur d'ailleurs. Elles portaient douze paires de faux cils, les unes par-dessus les autres, jusqu'à ce que leurs paupières ressemblent à des stores qui montent et qui descendent, des minijupes, des chaussures qui font clac-clac-clac sur les trottoirs – et bien sûr c'était illégal de porter des vêtements de femmes lorsqu'on était un homme.

L'homosexualité était illégale à l'époque ? Certains aspects de l'homosexualité étaient illégaux. Il y avait des choses qu'un adulte consentant était libre de faire derrière des portes closes, et d'autres qui étaient interdites. Mais il y avait une loi qui portait sur le travestissement, qui visait soi-disant à empêcher les gens de braquer des banques, comme si ces filles pouvaient s'enfuir avec leurs talons aiguilles et leurs grosses perruques si elles avaient effectivement essayé de braquer une banque. Mais elles se faisaient souvent poursuivre en justice en vertu de cette loi. J'ai donc fait leur connaissance, ce qui n'était pas chose facile tant elles étaient paranos. Si t'étais pas là pour les baiser ni pour leur acheter ou vendre de la drogue, elles te regardaient d'un œil suspicieux. Elles me fascinaient, il me fallait donc une bonne excuse pour les approcher. J'ai choisi la photographie. Je leur demandais : "Je suis photographe, je peux vous prendre en photo ?" Et elles étaient aux anges. Elles ne posaient jamais de questions. J'ai fait des photos géniales, et c'est comme ça que j'ai rencontré Holly Woodlawn & the Living Theatre. Ça a commencé à peu près au moment où Jackie Curtis a célébré son premier mariage, sur un toit dans le Lower East Side, et c'est là que j'ai rencontré tous les gens du Max's Kansas City. Warhol était de la partie. J'avais mon appareil photo, je faisais semblant de couvrir l'événement pour un magazine quelconque. Andy a dit : "La réception a lieu dans l'arrière-salle du Max's, monte dans ma voiture." D'un coup, on s'est tous retrouvés dans la même pièce, et Andy a réalisé ce qu'il pourrait tirer d'eux. C'est à ce moment-là que le Theatre of the Ridiculous a connu son âge d'or. À un moment, je me suis retrouvé à vivre dans un studio sur la Treizième Rue avec Jackie Curtis, Holly Woodlawn, Rita Red, Rio Grande et Jayne County.



THE HEARTBREAKERS

Je sais que la période du MainMan est assez bien documentée, mais je voudrais juste savoir si vous pensez que Bowie a beaucoup emprunté à Warhol au début, puis à Iggy ? Il a commencé à emprunter aux autres bien avant que Warhol n'entre dans son orbite. Bowie a toujours dit que son grand talent était de repérer le talent des autres et de leur piquer ce qui valait le coup. Il considérait que c'était moral dans la mesure où, de toute façon, ils n'étaient pas capables d'en tirer le meilleur parti. Warhol créait les mêmes opportunités, mais il ne piquait pas aux autres, il rendait beaucoup de choses possibles autour de lui. David faisait l'inverse. Il créait des situations dans lesquelles les gens pouvaient exprimer leur créativité, et ensuite il en tirait le meilleur, mais s'attribuait tout le mérite et ne soutenait pas ceux qui l'auraient mérité. À ses yeux, s'il créait une situation dans laquelle les gens s'amusaient, mangeaient bien parfois, voyageaient à d'autres moments et qu'ils étaient assez insouciant pour lui soumettre leurs idées, leur style et parfois leur musique, il ne considérait pas que ce soit immoral de se les approprier, il voyait ça comme une juste rétribution. Iggy est loin d'être un imbécile, contrairement à la plupart des gens qui se faisaient avoir par David. Iggy savait qu'il était utilisé mais il était prêt à payer le prix, et c'est pour ça qu'il en est sorti vainqueur. Il a réussi à revenir sur le devant de la scène en utilisant le nom de David, son influence et son argent pour se sortir d'une mauvaise passe qui l'aurait certainement conduit à s'autodétruire s'il n'avait pas pu se tirer d'affaire comme ça. J'ai travaillé avec Iggy vers fin 73. Il était extrêmement destructeur dans son usage des drogues, musicalement, et au quotidien. Il se poignardait avec des couteaux, des trucs du genre.

D'où est-ce que tout ça venait ? D'après ce qu'il m'a été donné de voir, Iggy a commencé très tôt à faire ce genre de choses. Je l'ai vu dès son arrivée à New York parce que c'est Danny Fields qui l'avait fait venir, il avait dit à tout le monde qu'il avait découvert une grande star, on est donc tous venus au premier concert, sur la Soixante-treizième Rue. Ce n'était pas une grande salle, il y avait un monde fou. Toute la clientèle de la back room de Max's, beaucoup de cadres de maisons de disques, beaucoup de pression pour un jeune artiste qui vient faire un concert. Il a été encore plus loin que ce qui aurait suffi à estomaquer le public. Tout le monde était sur le cul. Quelques-uns des gens les plus scandaleux étaient là et il les a tous laissés bouche bée. Le Iggy des débuts était très spasmodique, très Three Stooges – ha-ha –, il se frappait tellement fort au visage que ses jambes se

dérobaient sous lui, il tirait son nez en l'air jusqu'à ses yeux et poussait ses yeux vers le bas, il faisait d'affreuses grimaces au public. On est tous sortis de là complètement fous. On avait à peine eu le temps de s'en remettre qu'il était déjà au Max's, et Nico était là aussi. Certaines des premières superstars étaient un peu distantes, et ça ne le déstabilisait pas le moins du monde, il a foncé tout droit sur la personne la plus célèbre à l'horizon, qui se trouvait être Nico, et ils ont entamé une grande liaison, qu'il a affichée publiquement au nez et à la barbe de tout le monde pendant des semaines.



DAVID BOWIE, IGGY POP
& LOU REED, 1972

Que lui était-il arrivé entre-temps au moment où vous l'avez pris sous votre coupe ? Toutes sortes de choses. Ce pauvre Danny Fields s'était fait traîner sur des charbons ardents – drogues, drogues, drogues. Iggy a un esprit brillant et un bon cœur, c'était uniquement à cause de la drogue. Il s'est mis dans une situation qu'il lui était impossible de contrôler, et Danny, en homme bon et innocent qu'il est, bien qu'il ne veuille pas l'admettre, ne pouvait pas le contrôler non plus. Iggy a tué ceux qui l'aimaient le plus, il a torturé Danny jusqu'à ce que Danny soit obligé de baisser les bras. Puis il a été atteint du syndrome Johnny Thunder, une succession de managers qui lui ciraient les pompes et qui avaient un peu d'argent qu'il s'empressait de leur extorquer le plus rapidement possible. En ce sens,